Les plus déserts Lieux

PHI

Philosophie critique

Philosophie poétique

Sur la Noblesse

Sur l'Art

L'Éthique

La Mystique

L'Intellectuel

L'Intelligence

L'Ironie

Regards poétiques

L'Enthousiasme

La Mélancolie

Sur la Politique

Les Uniques

Personnel

Hermann ILINE

2023

Sommaire

Avant-Propos I

Intellect 3

Sentiment 51

Europe - Russie 77

Foule 95

Postface 137

Index 139

Avant-Propos

Citoyen, élu, habitant, contribuable, cadre, fonctionnaire, consommateur, agrégé, magistrat, militaire – tant de catégories bien délimitées, aux rôles facilement définissables. Mais intellectuel ? - qui oserait formuler son profil net et universel ?

Dans une œuvre intellectuelle, la force doit inspirer l'admiration, et la forme – la jouissance. Le talent est la maîtrise simultanée des deux.

Pour que ce soit applicable à une région géographique limitée, je réduis celle-ci aux trois pays – la France, l'Allemagne, la Russie. C'est à ces trois civilisations que me lie ma biographie.

Je dirais, tout de suite, qu'un intellectuel français se penche sur sa Nation qui brille, un intellectuel allemand – sur sa Société qui fonctionne, un intellectuel russe – sur son Peuple qui souffre. Le premier s'exprime en termes de gloire et d'élan ; le deuxième – en termes d'ordre et d'efficacité ; le troisième – en termes de pitié et de honte.

On voit que les écarts sont trop importants, pour qu'une approche, autre que philosophique, puisse englober ces trois visions, difficilement compatibles.

Par une présentation en continu on pourrait arrondir les angles, mais on perdrait le relief nécessaire, on flouterait les particularismes inimitables. Je mets la barre assez haut, pour exclure les trop évidentes platitudes, et je reste en compagnie des seuls sommets, qu'on pourrait appeler aphorismes – un minimum de mots, pour exprimer un maximum de sens. La suite dans les idées, sacrifiée pour l'intensité des mots.

Et si un intellectuel pouvait, exactement, être défini comme quelqu'un qui s'accroche à la dimension verticale pour son regard, en fermant les yeux sur l'horizontalité des actes et sur la profondeur des systèmes ?

Cette attitude, évidemment, interdit tout succès d'édition ou de librairie. L'intellectuel devrait se contenter de ses ruines ou de son château d'ivoire et s'accrocher à la consolation au milieu des étoiles non-éteintes et attentives à ses hymnes.

L'intellectuel doit trouver un compromis entre la conscience morale, amie de la faiblesse, et la liberté d'action lucrative, favorisant la force. L'attitude égalitaire semble la plus propice pour y servir de fond ; les cyniques musclés, côté bras ou côté cervelle, ont besoin de supériorité matérielle : *L'aspiration à l'égalité restera le plus périlleux danger pour la liberté des hommes* - Berdiaev - *Жажда равенства всегда будет самой страшной опасностью для человеческой свободы*.

L'adage primitif sur l'insignifiance des extrêmes trouve, pourtant, une confirmation convaincante dans la comparaison du langage populacier de F.Céline avec le langage des riches (appliqué aux

réflexions et émotions, qu'un garagiste partagerait avec une duchesse) de Proust.

Les enfants, le peuple, l'élite - ces trois destinataires définissent trois sortes de littérature : le conte de fées initiatique fait croire à l'existence d'un monde invisible et magique ; le livre moralisateur réveille de bons sentiments dans les parcours des humbles matures ; un style noble établit le culte de la beauté pure et haute, quel que soit ton âge. L'élite s'étant fondue dans la masse, exercer une influence, ce rêve des intellectuels français, n'a de place que dans le deuxième genre ; il est juste bon pour la marche et de peu d'effet sur la danse.

L'homme de réflexion réduit les pulsions de ses sens au fond raisonnable ; l'homme de création métamorphose les messages de sa raison en forme sensuelle.

La reconnaissance (sociale, intellectuelle, sentimentale) est une fausse consolation, comme l'ennui (des corporations, des actes, des idées) est un faux désespoir ; tous les deux sont le sort de ceux qui s'attardent sur les forums. Il faut se construire, dans l'éther, une demeure solitaire, dans le genre des ruines ou des châteaux d'ivoire, pour y pratiquer l'ascèse de la raison ou l'exubérance des rêves.

L'Intellect

J'écris en français, car Valéry comprendrait mieux mes intentions, tonales, intellectuelles et musicales, que Pasternak ou Rilke.

Mon ambition intellectuelle - me résumer en commencements crépusculaires.

Aphorisme accompagné de citations - on arrive à accorder à ce genre la palme absolue d'excellence au bout de trois humbles reconnaissances : que, dans tout écrit, ne comptent que ses métaphores, et que tout délayage l'affadit, que tout ce qui est intellectuellement intéressant fut déjà exploré par les autres, que les contraintes (miroirs, ennemis, fratries) sont plus nobles que les buts.

Devenir regard – se sentir créateur des choses vues, un état intellectuel, proche de l'inspiration des poètes. *Inspiration : cette intrigue de l'infini, où je me fais l'auteur de ce que j'entends* – Levinas.

Ton œuvre est creuse, si elle ne vaut que par ce qu'on y voit ; c'est la part de l'invisible qui est décisive, et non pas par une dissimulation quelconque, mais par l'indispensable présence d'inconnues dans ton arbre. Et cette invisibilité peut concerner l'esprit – jeu intellectuel, l'âme – jeu poétique, le cœur – jeu sentimental.

L'intellectuel doit réunir un goût d'esthète, une conscience de moraliste, une rigueur de scientifique. Il est philosophe, s'il met le Bien au-dessus du beau et du vrai. Il est poète, s'il peut tout sacrifier au beau. Il est rat de bibliothèques, si son vrai s'érige en juge unique du bon et du beau. Il est bête, si, dans un discours concret, il n'établit pas la hiérarchie applicable de ses trois hypostases.

Une valeur éthique, généralisée par un vecteur esthétique, devient un axe intellectuel. Le bon, porté par le beau, vers l'harmonie du vrai.

L'intellectuel est celui qui met le *pourquoi* avant le *comment* ; l'artiste fait l'inverse. Mais si, dans mon écrit, le *qui* se met devant tout *quoi*, je m'aperçois vite, que tout *pourquoi* est de trop, et je deviens, ou voudrais devenir, artiste. Le souci du *pourquoi* prendra forme de contraintes implicites ; le talent du *comment* constituera la tâche explicite des commencements.

C'est à son soi inconnu - inarticulé, invariant, insondable - qu'il faut appliquer les trois outils intellectuels que sont la transformation, l'amplification et le filtrage ; mais le conformisme et la routine nous poussent à nous en servir, pour gonfler le soi connu, commun et transparent, ou, pire, pour refléter la stature, déjà bien évaluée, des autres.

Le soi inconnu, c'est le regard ; le soi connu ne produit que des représentations. *La conscience de mon soi dans la représentation. Je n'est pas un regard, mais une représentation purement intellectuelle –*

Kant - *Das Bewußtsein meiner selbst in der Vorstellung. Ich ist gar keine Anschauung, sondern eine bloß intellektuelle Vorstellung*.

Se connaître, l'une de ces fumisteries, héritées de l'Antiquité. Pour évaluer mon soi connu – nul besoin d'introspection : les sources de mes goûts et de mes passions sont communes à tous mes contemporains, autant scruter mon voisin plutôt que fouiller, vaguement, dans ma conscience insaisissable. Mais le soi inconnu, par définition, n'est qu'une étincelle divine du génie, qui n'a ni un langage fonctionnel ni un outillage intellectuel ; il m'inspire sans se dévoiler ; si je prétends le connaître, je me trompe de cerveau ou d'yeux.

Les mystères ne sont pas des signes de l'insuffisance de l'esprit ; l'esprit tout-puissant constate l'impossibilité, logique, intellectuelle ou matérielle, de l'harmonie du réel. Là est le mystère, puisque l'harmonie est bien là, sans que la raison l'explique ou la conçoive.

Dans tout discours, il y a une part dogmatique – des assertions sans preuve – et une part sophistique – des inconnues, insérées, afin qu'elles invitent des unifications avec des regards ou requêtes des autres. *Il y a un flair mathématique, qui subodore dans une question les bonnes variables* – Valéry. Je dirais que c'est un flair intellectuel, propre et aux poètes et aux philosophes, c'est-à-dire aux tenants de la forme, tandis que la logique des variables n'est liée qu'au fond, à la représentation.

Oui, non seulement l'homme est joueur, mais il participe, simultanément, aux trois jeux - le jeu de hasard, le jeu musical, le jeu

intellectuel, où il donne sa procuration au corps, à l'âme ou à l'esprit. On y devine les trois joueurs : l'homme d'action, l'artiste, le philosophe. Mais l'idéal ludique est leur combinaison : un jeu d'idées musical, dû aux hasard divin de sa source.

L'intellectuel est celui qui sait justifier ses grands *Oui* et qui a honte de ses petits *Non*.

Les échelles biologique, sociale ou intellectuelle, dans l'évaluation d'un homme, sont totalement disjointes. D'après la première il est miracle ; suivant la deuxième il est mouton ou robot ; selon la troisième il est créateur ou imitateur. Et la formule tolstoïenne : *L'homme est une fraction : le numérateur est ce qu'il est et le dénominateur – ce qu'il en pense - Человек есть дробь, у которой числитель есть то, что человек собой представляет, и знаменатель то, что он о себе думает* - ne s'applique qu'à la deuxième dimension. Ni divisions ni multiplications, ni l'extrême fierté ni l'extrême humilité, ne peuvent troubler l'identité du créateur avec sa création.

Dans le domaine intellectuel, nos forces sont sensiblement comparables, relèvent du même ordre ; c'est le choix d'objets de leur application, c'est-à-dire les contraintes, qui désignent de vraies élites. En revanche, les faiblesses sont réparties, chez la race humaine, d'une façon très inégale ; il s'agit d'en découvrir des ressources cachées, matériellement inutiles, divines et de fonder la-dessus la noblesse humaine.

La facette intellectuelle de l'homme est remplie par cette sainte triade : le sens du Bien, le goût du Beau, la force du Vrai – l'instinct, l'imagination, la réflexion.

L'homme est une créature sociale – il a besoin d'une liberté politique, liberté-solution ; l'homme est un créateur de personnalité – il a besoin d'une liberté intellectuelle, liberté-problème ; l'homme est une création divine – il a besoin d'une liberté morale, liberté-mystère, la seule liberté non-calculable, non-écrite, inutile, immobile, absolue.

Un intellectuel est celui qui ne s'adresse pas aux personnes concrètes mais aux thèmes ou tonalités abstraites. Il n'a donc personne à convaincre ou influencer ; il ne puise pas ses mots dans le goût du temps, il en cherche ceux qui rendent ses états d'âme ou, au moins, reconstituent un état d'âme artificiel. Même à contre-point ils doivent envelopper ou accompagner la mélodie véridique, qui naît dans notre conscience palpitante. L'intellectuel est celui qui retrouve dans son âme solitaire (et non pas dans son esprit commun) les reflets de tout ce qui compte à l'échelle verticale des valeurs et des talents. Le monde n'est que le cadre de ses tableaux.

Nous avons un seul organe de préhension – notre conscience ; mais trois types de réaction différents nous obligent de donner trois noms différents à cet organe multiforme – cœur, esprit, âme – la répréhension morale, la compréhension intellectuelle, l'appréhension spirituelle.

La meilleure preuve de l'existence de la pensée non-langagière : la performance (sélection et déclenchement de bonnes règles) se passant de compétence (justification du choix de règles) ou la précédant. À l'autre bout de la chaîne intellectuelle : la reconnaissance, que penser et exprimer sa pensée sont deux dons bien distincts. La mathématique en est marquée au même point que la poésie : *Exprimer une grande idée, c'est une chose aussi délicate que sa conception même* – A.Grothendieck, mais je sais, que tu vises, hélas, l'appartenance et non pas la factorisation.

Les hiérarchies intellectuelles en fonction des priorités dans la création - représentation, interprétation, langage - et dans sa grammaire - syntaxe, sémantique, pragmatique. Le génie d'Aristote, avec le primat du couple représentation-syntaxe, la médiocrité des stoïciens avec interprétation-sémantique, la chute finale de nos analytiques avec langage-pragmatique.

Il y a trois types de connaissance : l'intuition intellectuelle (avant le modèle), la conceptualisation de métaphores (création du modèle), le sens des réponses aux requêtes (interrogation du modèle). La première est rencontre entre le sensible, le langagier et l'utilitaire, la deuxième est traduction dans l'intelligible, la troisième est épreuve de notre personnalité, de son intelligence et de son imagination. Trois efforts de nature totalement différente.

La maîtrise : savoir bâtir un réseau cohérent de concepts, savoir formuler de bonnes requêtes, savoir donner un sens à l'interprétation

de ces requêtes. D'où ses trois facettes : l'intellectuelle, la poétique, la philosophique.

En mémoire et en puissance interprétative, l'homme sera dépassé facilement par la machine. En matière intellectuelle, l'esprit humain devrait se consacrer surtout à la qualité de ses représentations. On n'est plus à une époque, où, naïvement, on pouvait dire que *l'esprit, c'est la mémoire elle-même* – St Augustin - *animus sit etiam ipsa memoria*. Pour Descartes, la mémoire est répartie entre l'esprit et le corps, l'esprit ayant la priorité. Mais le corps, apparemment, n'a pas de mémoire de masse ; et la seule mémoire sensible, la mémoire centrale, relèverait entièrement de l'esprit. Chez l'homme, tout n'est qu'une réinterprétation, et elle est si bien câblée, qu'on ne voit presque pas la mémoire. *Il n'y a pas de données, mais seulement des conduites* – Sartre.

Dans le domaine intellectuel, deux approches possibles – la linéaire et la généalogique : la croissance et le comparatif, ou la hauteur et le superlatif. Quand on sait tout ramener à la genèse, au commencement, on vit une forme d'éternel retour, et tout enchaînement devient superflu, devient le même.

C'est l'intellect qui donne un sens à mes expériences, évalue le poids des objets et munit les pensées, celles des autres et les miennes propres, d'un sens et d'une profondeur. C'est lui qui les engendre et non pas l'inverse, comme prétendent les phénoménologues. Et il n'en dépend pratiquement pas. Mais l'adéquation des organes intellectuels et des phénomènes naturels est un pur miracle.

Pour réhabiliter le terme de *système*, il faut lui refuser tout rapport avec la suite dans les idées, la cohérence, la netteté des finalités, et le réduire à la circonscription des commencements. Sous cet angle, Kant consacre une trinité vitale – le vrai, le beau, le bon –, et Kierkegaard sacre une trinité intellectuelle – l'éthique, l'esthétique, la mystique. Et l'on peut oublier leurs déductions bancales et leurs conclusions banales.

La (re)quête du monde est à l'origine de tout discours philosophique ; chez les journaliers intellectuels, la quête se formule par les yeux, qui ne quittent pas les objets, ce qui *est* ou ce qui *fait* ; ce qui compte dans les requêtes poétiques, c'est l'écoute de leurs propres fibres et la maîtrise langagière de l'extériorisation de leur musique interne, de ce qui devient. Les premiers cherchent, imitent, développent ; les seconds trouvent, inventent, enveloppent.

Toutes les activités (intellectuelles, pragmatiques ou sentimentales) se réduisent soit à la représentation soit à l'interprétation. La volonté les accompagne, toutes les deux, dictée, respectivement, par la connaissance, l'intelligence, la curiosité ou par l'intérêt, le goût, le style. Nietzsche appelle cette volonté (de puissance) – réinterprétation (ou retour éternel). Il veut donner à ce devenir (propre de l'interprétation) l'intensité de l'être (propre de la représentation). Plus économe en concepts, Nietzsche est plus complet en éléments dynamiques et créateurs que Schopenhauer.

La science est faite d'avis, qui ont l'ambition d'être universels, ou, au moins, susceptibles de former un large consensus. De plus, les objets de ces avis, ou les angles de vue sur ces objets, appartiennent aux catégories, réservées à une seule des sciences. Rien de comparable en philosophie, où l'avis ne traduit qu'une personnalité unique, mais ses objets sont communs à tous les hommes du bon sens. Aucune objectivité pérenne ; une subjectivité improuvable, des caprices de tempérament, de style, de lyrisme. *Jamais la philosophie ne pourra être évaluée à l'aune d'une science* – Heidegger - *Philosophie kann nie am Maßstab der Idee der Wissenschaft gemessen werden*. Enfin, les connaissances, si capitales en science, ne jouent qu'un rôle secondaire en philosophie, qui est affaire d'audace intellectuelle et littéraire.

Le présent, c'est un jeu des forces, qui se projettent sur un futur hypothétique. Mais qu'est le passé, qu'aucun dynamisme intellectuel ne peut plus modifier ? - une énigme encore plus déconcertante que celle du temps en général… *Le passé n'est que le lieu des formes sans forces* – Valéry - cette définition, même si elle est trop anthropologique, définit bien par qui le passé est habité – par des formes n'étant que des représentations intouchables des objets disparus - des formes n'étant que des représentations de la seule réalité, des objets disparus.

La forme, céleste, intellectuelle, de Platon, fécondée par le fond, terrestre, conceptuel, d'Aristote, enfanta du Logos, relation spirituelle, intermédiaire entre terre et ciel, esprit et matière, structure stoïcienne et chrétienne.

Le cheminement de l'interprétation *moderne* d'un mot : une *lettre* (un son), un *mot*, une *référence* (de lien ou de modèle), un *réseau*, une *relation* de ce réseau avec un autre, l'intention, la preuve de la relation, les *substitutions* dans la preuve, le *sens* des substitutions, l'*action* s'inspirant du sens. On retire les deux dernières étapes - on est dans le langage intellectuel (*antique*) ; on en retire les deux premiers - on est dans le langage *angélique* (*médiéval*).

Toute production intellectuelle, qu'il s'agisse de poésie ou de philosophie, s'appuie sur deux types de ressources - le verbal et le mental ; la poésie la moins envoûtante se réduit au pur mental, comme la philosophie la plus plate - au pur verbal ; mais une bonne poésie est pensable dans le pur verbal, comme une bonne philosophie - dans le pur mental.

Dans les tâches intellectuelles, le mot a deux fonctions radicalement divergentes : exprimer la forme-style ou rendre le fond-pensée. La mémoire ne garde que la seconde facette ; l'absorption de la première ne laisse que le plaisir. Dans le résumé du fond, il ne doit plus rester de mots, tout doit être traduit en concepts ; la survivance des mots y serait signe d'un discours creux, verbeux. Avec la plus belle des formes, c'est l'inverse qui se produit : ne reste que le mot élevé au grade d'image.

Le discours, ou la pensée, se forme en deux étapes, la pré-langagière et la langagière. La première : désirer, se focaliser, se tendre – et comme résultat : voir les objets et les relations. La seconde : référencer les objets et les relations, formuler la proposition et comme

résultat : montrer l'arbre conceptuel. L'échelle expressive du référencer va du nommer au chanter. L'échelle intellectuelle du formuler comprend les structures et les logiques, une simulation temporelle des tableaux spatiaux.

Dans tout discours, la part purement langagière est entrelacée avec les couches conceptuelle et poétique, la référentielle et l'expressive ; quand ces deux dernières sont trop misérables, ne conduisant ni à un approfondissement fécond ni à un rehaussement musical, on peut appeler ce discours exclusivement langagier, c'est le silence, dont parle Wittgenstein ; dans un discours intellectuel ou poétique, au contraire, après l'unification avec des idées ou images, disparaît le langage (Valéry). Entre la maxime verbale et la pantomime musicale se joue la création humaine.

Les mots représentent (étiquettent) des concepts, comme les concepts représentent (modélisent) la réalité ; les structures mentales sont surtout sémantiques, les structures linguistiques sont surtout syntaxiques. À cela s'ajoutent le libre arbitre et la liberté de l'homme, ce qui fait que tout discours contient trois significations : syntaxique (analyse grammaticale, à l'intérieur de la langue), sémantique (interprétation dans le contexte du modèle) et pragmatique (sens à attribuer dans la réalité). Le parallélisme estomaquant de l'exécution de ces trois tâches, par l'homme, de tâches presque disjointes, la grammaticale, l'interprétative, l'intellectuelle, est un admirable mystère.

Une magnifique trifurcation du mot grec *dialegesthai*, l'art de la parole, aboutissant aux trois concepts, qui perdirent tout rapport entre eux - *dialogue, dialecte, dialectique*, et qui se retrouvent, miraculeusement, dans la littérature, car une bonne écriture résulte du respect des contraintes formelles universelles (un dialogue), de la maîtrise des moyens langagiers individualisés (un dialecte), de la noblesse du but intellectuel abstrait (une dialectique).

Dans un discours intellectuel, la réflexion et la peinture, l'impression et l'expression, l'idée et le mot vont de pair, mais le second souci doit être dominateur. Toutefois, dire que *la réflexion est d'abord réflexion sur les mots* - Merleau-Ponty - est aussi imprécis, que dire que la peinture est d'abord peinture des idées : les mots, on les peint, et les idées, on y réfléchit.

Chez l'intellectuel, le concept naît avant le mot ; mais, à partir du mot, l'artiste peut être entraîné vers des métaphores, n'ayant rien à voir avec le concept initial. C'est ce qui arriva au *retour* de Nietzsche : en tant que concept, il devait désigner une *cohabitation*, une *conversion* des antonymes éthiques au *même* statut de matière première artistique, mais de méchantes métaphores entraînèrent Nietzsche jusque dans des *sabliers à retourner*.

Avant d'évaluer un discours, il faut en fixer le but : intellectuel ou artistique, conceptuel ou langagier. Après son interprétation adaptée, il ne doit te rester que des métaphores et des renvois aux représentations. S'il n'y a plus de métaphores, c'est que le discours n'est ni poétique ni philosophique, il serait de la science ou du

bavardage. Si aucune subtile représentation n'en ressort, c'est que le discours est irresponsable, il ne serait ni philosophique ni intellectuel, il serait de la poésie ou du bavardage.

Le *seul mot juste* (Flaubert, Tsvétaeva) n'existe pas ; pour un syntagme donné, un tas de mots permet d'atteindre une certaine hauteur musicale ou intellectuelle, à partir de laquelle on fait du sur place. La meilleure méthode, pour se débarrasser de cette sottise obsessionnelle, est de ne décrire (toucher, évoquer) que des choses, pour lesquelles on n'a pas encore trouver de nom.

La plus haute création n'est pas celle qui peint ce qui aurait pu ou dû être, mais ce qui est ; le vouloir ou le devoir devraient se mettre au service du pouvoir, c'est à dire du talent, artistique ou scientifique, qui est l'interprète le plus fidèle du valoir intellectuel.

Il y a trois sortes de thèmes, abordables par un intellectuel : ceux, où 90% des hommes sont dans le vrai - on pratique le paradoxe, en s'y opposant, ou le conformisme, en y adhérant ; ceux, où 90% sont dans le faux - le conflit est entre la bêtise et l'intelligence, l'ignorance et le savoir, la platitude et la profondeur ; enfin, dans le troisième domaine, un homme de palinodies, un homme d'esprit et de virtuosité, trouvera toujours de bons arguments pour soutenir soit l'un soit l'autre des avis contraires - le choix serait question de goût, de passions, de hauteur du regard. Le premier domaine accueille la majorité des cerveaux et des plumes ; l'arbitre du deuxième est le scientifique ; tandis que le

troisième est le seul, où devraient agir le cœur du poète ou l'âme du philosophe. Postures, positions, poses.

La ligne de partage intellectuelle la plus marquée est celle qui oppose la hauteur à la profondeur, Héraclite à Parmenide, le devenir à l'être, Nietzsche à Heidegger, l'arbre, qui fleurit, à l'arbre, qui se ramifie, l'intensité à la densité. Les meilleurs des héraclitéens maîtrisent tout ce que Parmenide a à dire ; l'inverse est rarement vrai.

La représentation, dépourvue de la dimension temporelle, est ce que les professeurs appellent l'Être. *La position d'un pur présent, sans attache, même tangentiel, avec le temps est la merveille de la représentation* - E.Levinas - c'en est plutôt la lacune. L'introduction du temps fait de la représentation la demeure du Devenir ; l'Être serait l'état de cette représentation mouvante à un moment fixe.

Le nihilisme est une volonté d'un homme d'être créateur de ses propres commencements intellectuels, artistiques ou sentimentaux. Le nihilisme n'est pas le refus de tout héritage, mais l'usage de celui-ci seulement en tant que matériaux ou thésaurus, et non pas en tant que guides ou maîtres. Le nihiliste dédaigne la communication avec ses contemporains, mais vénère la transmission de l'invariant, du noble, du mystérieux. Il est un homme atemporel et atopique, un homme de trop. Il cultive la facette surhumaine de sa nature humaine, en ne s'adressant qu'au grand Inexistant, à Dieu.

Dans la vie, l'égoïsme intellectuel s'appelle nihilisme, et dans le rêve – narcissisme. Dans les deux cas – le culte du commencement individuel.

Seul un intellectuel peut apprécier la réflexion sur le langage, tandis que tout le monde a un besoin très net de consolation. Donc, une bonne philosophie, celle qui fait du langage et de la consolation ses objets centraux, devrait, en partie, s'adresser à tout le monde. *Toute culture a deux devoirs : consoler la majorité, apporter à la minorité, aux grands esprits, de l'air qu'ils respireront* – H.Hesse - *Zweierlei Aufgaben hat jede Kultur : die Vielen zu trösten ; den Wenigen, den großen Geistern, Luft zum Atmen zu geben* - cet air est la musique, à laquelle doit se réduire tout langage d'art.

Dieu brille surtout par des constantes universelles, physiques, chimiques ou biologiques, et l'homme - par des variables, intellectuelles, artistiques ou sentimentales, qu'il met dans ses requêtes, et qui sont prêtes à s'unifier avec l'arbre divin ou avec celui des autres humains.

Les premiers protestants (Luther, Th.Müntzer) conçurent la vision la plus intellectuelle de la foi : elle serait l'unification de deux arbres – de l'Ancien et du Nouveau Testaments - avec le troisième, celui du croyant lui-même ! Seulement ils n'évaluèrent ni les différences des lieux de ces variables (racines, troncs, branches, fleurs, fruits, cimes, ombres) ni le nombre de variables qu'exigerait une unification féconde ; l'arbre unifié comporterait davantage de variables que ses sources et n'apporterait donc rien de significativement nouveau.

Soit on réduit la philosophie à la logique en en attendant des solutions-vérités, soit au savoir, prometteur de problèmes-langages, soit, enfin, à la poésie, où l'on se contente de mystères-styles. Sens pratique, sens intellectuel, sens poétique : *Le poète est un homme, qui a gardé le sens du mystère* – J.Green.

Les plus piètres des penseurs croient, que l'opposition fondamentale se joue entre la vérité et l'erreur. Les meilleurs la placent entre l'intensité et la pâleur, entre le chant et le récit, entre la noblesse et le conformisme, entre l'âme et la machine. Le problème de vérité ou d'erreur se réduit, le plus souvent, au langage, la partie la moins délicate d'un discours intellectuel.

La philosophie devrait apprendre à l'homme de rester désarmé face au mystère du monde, pour s'en étonner, mieux et plus. Toutes les vérités intéressantes y sont du fait des scientifiques ; aucune contribution des philosophes n'y est à noter ; aucune application notable des *méthodes* de recherche de la vérité, de Descartes, Kant ou Heidegger, censées nous armer, ne fut jamais signalée. Héraclite, Sénèque, St-Augustin leur restent supérieurs, puisque, n'étant pas intellectuels, ils cherchent surtout à nous séduire. *Le propos de l'intellectuel n'est pas de séduire, mais d'armer* - R.Debray – ces armuriers ne sont bons, aujourd'hui, que pour les combats de robots.

Comme de toutes les matières discursives, on attend de la philosophie - des problèmes bien formulés et des solutions bien vérifiables. Et la plupart des professionnels obtempèrent à cette exigence sociale et

oublient que la philosophie est l'art d'entretenir le mystère. *Pour un penseur libre, la philosophie ne cesse jamais d'être une énigme* - E.Husserl - *Keinem Selbstdenker hat die Philosophie aufgehört, ein Rätsel zu sein*.

La vérité est impensable sans une représentation ; la représentation est impensable sans concepts ; le concept est impensable sans une rigueur ; donc, tant de sciences tant de genres de vérité, mais la vérité, recherchée par les philosophes ou les sages professionnels, est impensable, car ils nagent dans un pur verbalisme, suspendu au-dessus d'un vide et non pas attaché à une représentation.

À ses débuts, intellectuels ou littéraires, on se laisse charmer, circonvenir et berner par des preuves, développements, justifications ; mais un jour on comprend, que l'art démonstratif est des plus insignifiants, accessible à n'importe qui et frôlant un laborieux remplissage ou un mécanique pliage, et que tout bon écrit, bien enveloppé, se réduit à quelques métaphores, que les explicitations profanent. Mais de doctes cornichons continueront à professer, tel Proust : *Le style ne suggère pas, ne reflète pas, il explique* - ni suggestif, ni réflexif, ce style ne peut être que vomitif.

Tout ouvrage philosophique a trois composants : l'intuitif, le discursif, le métaphorique ; seul le dernier exige un talent *professionnel*, dont l'absence condamne le reste à l'amateurisme, au bavardage, au plagiat, à la banalité.

J'ai écouté tous les spécialistes de l'intelligence – mathématiciens, cogniticiens, philosophes, linguistes – mais c'est un poète qui les a tous surclassé – le grand Valéry ! Lui qui n'appartint à aucune de ces castes, mais dont l'intuition, pénétrante et multipolaire, dépasse les savoirs étriqués des professionnels.

Pour les Professeurs de Philosophie, on ne peut *consolider* le concept que par un développement discursif - la misère ! Le concept évolue surtout grâce aux trois moyens : introduire de nouvelles propriétés (tâche représentative), imaginer de nouvelles requêtes (tâche langagière), créer de nouveaux outils logiques (tâche interprétative) - on enveloppe par la forme, plutôt qu'on ne développe le contenu.

Dans la peinture de nos tableaux intellectuels, notre palette, à côté du doute et de la certitude, comprend un troisième pinceau, l'invention de langages. Le doute s'occupe du bon, la certitude - du beau et les langages – du vrai.

Dans la sphère intellectuelle, ce qui compte, ce ne sont pas tellement nos acquiescements ou refus, que nos exaltations des beaux mensonges et nos mépris des basses vérités.

La vérité est une réponse (l'interprétation logique) à une requête, et le sens – une conclusion (l'interprétation empirique) de cette réponse. Les pauvres en outillages langagier, logique ou intellectuel parlent de *dévoilement* comme d'un synonyme de vérité et de sens – mauvais usage de l'étymologie du mot grec *aléthéia*.

Quand on parle de vérité en termes d'adéquation, trois sortes d'opération intellectuelle sous-jacente, et souvent confondues, sont possibles : l'ordre (introduction axiomatique de concepts dans la représentation), la requête (proposition langagière sur les relations entre les concepts), l'intuition (confrontation de propositions, vraies ou fausses, avec la réalité, donation de sens). Il est à noter, que la réalité est absente dans le deuxième cas ; la représentation – dans le troisième ; le langage – dans le premier et le troisième.

Aucune image verbale, picturale, intellectuelle ne peut *coïncider*, en tout point, avec la chose réelle visée. Il est même absurde de parler de *coïncidence*, ou d'*adéquation*, puisque le réel et le représenté sont incommensurables. St Augustin : *Mentir, c'est avoir une chose dans l'esprit et en énoncer une autre - Ille mentitur, qui aliud habet in animo, et aliud enuntiat* - confirme, involontairement, que, d'après leur définition stupide de la vérité comme adéquation, nous sommes des menteurs permanents, et personne n'y échappe.

Les logorrhées spinozistes, hégéliennes, phénoménologiques, proférées pourtant par des personnages érudits, s'expliquent par le non-usage de la contrainte la plus importante qu'aurait dû appliquer tout auteur de discours intellectuels – avant de retenir une assertion, la confronter à ses contraires. S'il se trouve un couple d'opposés, admettant des justifications intellectuelles ou esthétiques comparables, - biffer l'assertion, elle est due au hasard, au caprice, à l'arbitraire ; c'est l'antithèse du bon goût.

La vérité signifie l'adéquation entre la représentation et la réalité – E.Levinas. Plus précis que St-Augustin : *In interiore homine…* et Vico : *Verum et factum…* (la représentation -> l'intellect), mais y garder la réalité informalisable (la vérité étant toujours formelle) est aussi creux. La vérité réside entièrement dans la représentation, interrogée par un langage. La validation (que vous appelez vérité) de nos modèles est affaire d'intuition intellectuelle, hors de tout formalisme. Heidegger appelle le fond de cette validation - l'être, qu'il identifie avec la validation même : *Sein und Grund sind das Selbe*.

Philosopher ne signifie pas autre chose qu'être aux commencements – Heidegger - Philosophieren heißt nichts anderes als Anfänger zu sein. C'est être fasciné par le premier pas, *débuter* en miracle et *dé-buter*, détacher du but, l'enchaînement auto-suffisant des pas suivants. Se *rebuter* devant tout dernier pas imposteur. Confiée aux professionnels, la philosophie devient indiscernable du chamanisme verbal.

Valéry se moque de la non-définition des abstractions initiales chez les philosophes, qui pratiquent *l'art d'arranger les mots indéfinissables en combinaisons agréables*. Pourtant, la philosophie est de la poésie, où une grande part du charme réside justement dans le vague des premiers et derniers pas. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les *définitions* des plus acharnés adeptes de la rigueur - Spinoza, Hegel, L.Wittgenstein - pour s'assurer, qu'ils ne quittent jamais la région réservée aux élucubrations poétiques (rien d'étonnant qu'ils s'interrogent en professeurs marmoréens et répondent en poètes balbutiants). Pour discourir en paix, ils ne s'aventurent guère avec les

définitions. La philosophie de la rigueur existe bien, mais elle fut exhaustivement épuisée par Aristote et Kant.

Même si l'on classe souvent les statistiques parmi les sacrés mensonges, on y trouve beaucoup plus de vérités que dans les *sciences de la logique* des professeurs de philosophie. Le culte de la vérité philosophique, cette Arlésienne des innombrables savantes logorrhées, est risible à titres multiples : par l'absence de vérités intéressantes, par les définitions abracadabrantes de la vérité (*adéquation*…), par l'incapacité d'indiquer des antonymes de la vérité, par l'inculture en logique et en linguistique.

La vérité, sans le complément – *de quoi ?* – et sans un renvoi conceptuel – *dans quel langage ?* - n'a aucun sens. Pourtant, c'est cette absurdité qui remplit d'interminables élucubrations des professeurs.

L'action intellectuelle consiste à munir l'arbre du *dire* (écrire, chanter, peindre) et l'arbre du *faire* (passer du côté de la vie) d'inconnues, c'est-à-dire respectivement, de variables a priori (hauteur, goût, émotion) et de variables a posteriori (profondeur, intensité, durée) et à tenter de les unifier. Quand on constate, que l'harmonie de l'arbre unifié ne doit presque rien au *faire*, on se voue à l'invention et se moque de l'authenticité.

On maîtrise la solution, on comprend le problème, on vénère le mystère - le bon sens consiste à ne pas se tromper de verbe, dans cette hiérarchie. *Pour comprendre un problème, il vaut mieux se libérer du désir d'en avoir la solution* - Bhagavad-Gîtâ - le désir a partout sa

place, il est dans la volonté de franchir les frontières entre ces trois espaces intellectuels, plus que dans le séjour dans l'un d'eux. *Ne sont désirables que les activités, qui ne recherchent rien en dehors de leur pur exercice* - Aristote - par exemple, l'art du retour du fruit à la fleur.

Autour de nos actions se forment les attitudes éthique, pragmatique, intellectuelle, esthétique, et à chacune d'elles un regard mystique affectera sa place. Il va de soi, que sur tout axe éthique, la pragmatique nous poussera à éradiquer l'extrémité *négative* ; l'intellect nous fera reconnaître la fatalité ou la nécessité tragique de cette extrémité ; l'esthétique accordera aux deux extrémités le 'même droit à la présence dans nos tableaux.

Un être est libre, lorsqu'il accomplit des gestes, dont est incapable un être minéral ou robotique. Un animal peut donc être libre, mais l'homme, en plus, en est conscient. Et le sommet de la gloire humaine est que sa liberté peut être commandée par trois dons, ou organes, divins – le cœur (liberté éthique), l'âme (liberté esthétique), l'esprit (liberté intellectuelle).

Le mouvement – des bras, des pieds, de la cervelle – est le sort commun de l'espèce spatio-temporelle ; l'immobilité, dont je parle, est d'ordre exclusivement intellectuel – faire rentrer mon rêve dans un seul point, celui d'un commencement. *Toutes les affaires des hommes se ressemblent au point d'où elles partent ; nées du néant, elles retombent dans le néant* - Bias – le néant est l'éternel retour du commencement.

Hygiène intellectuelle en littérature : expurger le discours de toute la gangue du savoir parasitaire et froid, non-porteur ni de saveurs ni de chaleurs nouvelles.

L'art - produire des métaphores, une fois que je suis subjugué par un concept. Les piètres sciences, ce qui nous élargit et corrobore (l'art rétrécit et désespère !), c'est traduire en concepts les métaphores insaisissables. L'idole (verbe mental, représentation), le portrait (verbe intellectuel, propositions), l'état d'âme (verbe inspiré, discours). Il est de belles métaphores, devant lesquelles palissent les formules, les pinceaux et même les mots…

Lecture intellectuelle : œuvre - masque – machine – Valéry. Lecture affective : plaisir impur - admiration purifiante - enthousiasme pur. Je sais qu'en jetant les masques, c'est-à-dire en renonçant au style, je n'offre au regard qu'un visage impur, et que la machine ne peut tourner qu'à l'essence impure.

Trois démarches intellectuelles dominantes : visant une thèse, une antithèse ou une synthèse. Je leur préfère celle qui voile, humblement et pudiquement, la source de la thèse et la conclusion de l'antithèse, et au lieu d'un bond dialectique prend forme d'une immobilité métaphorique.

C'est la crédibilité égale de leurs contraires qui prouve la médiocrité des poses ou des pensées. La médiocrité des négations, en revanche, est souvent signe d'intelligence, d'élégance et de noblesse. La beauté poétique ou intellectuelle se repose sur un flagrant déséquilibre - qui

est en même temps une fermeté - entre ce qui s'affirme et son opposé. *Le poète est l'homme de la stabilité unilatérale* – R.Char.

La *création* est un contraire du *rêve* : celle-là vaut, surtout, par la qualité de ses nets commencements, et celui-ci – par l'inaccessibilité de ses buts vagues. Mais aussi bien les commencements que les buts y servent de lumière, pour projeter nos ombres intellectuelles ou sentimentales. *L'impossible, nous ne l'atteignons pas, mais il nous sert de lanterne* - R.Char – tu y parles du rêve immobile, tandis que la création est l'art du possible animé.

Depuis que la science fit le tour complet de ses postulats initiaux et n'évolue que par l'inertie, le seul domaine intellectuel, où un commencement puisse compter plus que les chemins et les buts, reste l'art. Mais pour apprécier la hauteur des commencements il faut avoir maîtrisé la profondeur des finalités ou l'étendue des parcours de ses prédécesseurs.

Nous avons trop de choses et pas assez de formes – Flaubert. Cette phrase coupa net mon intérêt pour ta cervelle, trop prompte à peindre les *boîtes d'allumettes*. Avec de la hauteur, le nombre de choses, méritant qu'on leur dédie une forme, devient infime. Le premier jaillissement de la forme est dans un caprice sonore, pictural ou intellectuel, et très rarement dans la chose même. Près de la fontaine, la meilleure soif naît de la hauteur de la forme ; peu en importe le fond. Même les pensées n'en sont qu'un composant minéral et non pas vital. *L'écriture est un pis-aller : je n'ai pas encore trouvé un autre moyen de me débarrasser de mes pensées* – Nietzsche - *Schreiben ist*

eine Nothdurft : ich habe bisher noch kein anderes Mittel gefunden, meine Gedanken los zu werden - tes pensées servirent d'engrais, à travers lesquels poussèrent tes belles hontes.

Il existent les libertés mécanique, politique, intellectuelle, morale, mais la liberté tout court, la liberté abstraite, est indéfinissable. Spinoza, voulant cerner celle-ci, ne décrit que la liberté des robots : *J'appelle libre une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature, contrainte, celle qui est déterminée par une autre - Liberam esse rem dico, quae ex solae suae naturae necessitate existit, et agit ; coaectam autem, quae ab alio determinatur*. Aujourd'hui, tout âne de Buridan apprit à jeter des dés et se proclame libre. La liberté morale est l'acceptation de nobles contraintes : fidélité à la haute faiblesse ou sacrifice de la force profonde, et donc l'accord avec ses passions. Il faut choisir entre le nécessaire des esclaves ou le possible de l'homme libre.

Le vrai manque, celui qui fait souffrir et à bout duquel aucun calmant, gestuel, intellectuel ou sentimental, ne vient, ce n'est pas le mal, toujours mécanique, toujours causal, mais le Bien même, cette soif que n'assouvit aucun liquide, pas même les larmes.

Dans les débats d'idées intellectuelles, l'obscurité la plus fréquente naît de la confusion de deux critères – l'utilité ou la beauté : le fruit est la décadence de la belle fleur et le progrès de l'arbre utile.

Le sot accorde au palpable la force d'une loi et ne voit, dans l'abstrait, que de la contingence. L'intellectuel fait le contraire.

Se fonder sur le *doute* ou se livrer aux *critiques*, est signe d'absence de talent littéraire ou, au moins, de méfiance vis-à-vis de celui-ci ; l'intérêt pour ce genre de productions s'évapore vite. Tout ce qui est durable, sur nos échelles de valeurs intellectuelles, provient de la grandeur des acquiescements. La grandeur y va de pair avec le fait, que les choses, auxquelles j'acquiesce, restent invisibles aux yeux, privés de regard.

Proclamer illusoires la réalité, la liberté, toutes les valeurs métaphysiques, c'est déclarer la guerre à la raison, la dégrader. Le soupçon intellectuel auquel répugnent les sens ne vaut pas plus que la croyance populaire, que le sens approuve.

Ils veulent, que la formulation de leurs *idées* soit claire, mais dont le fond serait incroyable Un peu d'ironie et d'intelligence balayera toute clarté ; mais il faut beaucoup de maîtrise formelle et de noblesse de ton, pour que le fond soit accepté non pas par un calcul rigoureux, mais par une croyance inconditionnelle, artistique ou intellectuelle. Le sot cherche des idées, comme de nouveaux *buts* ; le délicat - de nouveaux langages, des *contraintes*.

L'être – le mystère de la création divine ; le devenir – le mystère de la création humaine. Imprimer dans l'agir, intellectuel ou artistique, la musique du Beau et le rêve du Bien, c'est d'en tapir le fond, la forme étant l'assertion d'un Vrai irréfutable.

Les phénoménologues (et les existentialistes) pensent que l'*essence* de l'amour, de la vérité et du goût pour le Beau ne se forme qu'au contact avec un visage charmant, un paysage ou un puzzle logique. C'est le contraire qui est plus plausible : l'*existence* de ces manifestations n'est possible que grâce à une *essence* innée. *C'est la Nature elle-même qui imprime dans l'âme les vérités intellectuelles, qui, bien que stimulées par les objets, n'en sont pas guidées* – N.Chomsky - *Intellectual truths are imprinted on the soul by the dictates of Nature itself and, though stimulated by objects, are not conveyed by them*. Mais que deviendrait l'œil en absence de lumière ?

L'unification de deux arbres intellectuels, grâce aux substitutions de variables, grandit tous les deux. Les plus belles des inconnues naissent dans la poésie, dans des métaphores. *L'arbre est le poème de la Croissance* – Valéry.

La facilité du Non (le plus souvent mesquin, bien que s'appuyant sur le Vrai et refusant des *solutions* des autres) et l'épuisement de ses ressources intellectuelles me poussent vers le Oui. Mais le Oui béat est aussi mesquin et commun que le Non ; pour que mon Oui devienne majestueux, il faut, surtout, que je sois pénétré par le Bien *mystérieux* personnel et bouleversé par le Beau *problématique* universel, le tout porté par mon talent, par mon soi inconnu.

Dans l'élaboration de contraintes intellectuelles, portant sur les objets à retenir ou à rejeter, la sophistique s'occupe des indifférences profondes, et la dogmatique – des différences hautes. Savoir fermer les yeux sur la pesanteur, avoir son propre regard sur la grâce.

C'est là où l'on se perd qu'on a les meilleures chances de se trouver. Se connaître, paraît-il, c'est connaître son néant (Pascal) ou son horreur (Bossuet). *Quelque accident fait-il, que je rentre en moi-même : je suis gros Jean comme devant* – La Fontaine. Le néant serait ce qui ne se donne qu'à l'intuition intellectuelle (Fichte), le Moi par exemple ; l'intuition empirique se chargeant du reste, du non-moi.

Quand je lis les propres réflexions de ceux, qui voient la place de la pensée valéryenne dans un album pour filles, j'y tombe sur un ennui, épais et plat, qui paralyserait et poétesses et duchesses et concierges. Même Sartre est comique, lorsqu'il parle de l'*ignorance* de Valéry (ce qui est aussi statistiquement juste et intellectuellement bête que de trouver, que *Dieu n'est pas un artiste*). Comment leur faire comprendre, que ce n'est pas le savoir, mais le savoir du savoir, le temps hors du temps, *idea ideæ*, qui est signe d'un esprit supérieur ? Leurs 'réponses aux questions des autres sont incolores ; aucune envie de répondre à leurs 'questions grisâtres. Je ne sais même pas, si Sartre est un peu intelligent ou non.

L'intellectuel est à l'aise dans les principes et maladroit - dans leur application. Chez les autres, c'est le contraire : *La règle reconnaître, l'exécutant haïr, - c'est abhorrer le traître, et flatter le trahir* – J.Dryden - *T'abhor the makers, and their laws approve, is to hate traitors and the treason love*. Le sot ne parvient pas à lire la règle, il n'en voit que des applications. Le sage se désintéresse des applications et ne sonde que le langage des règles.

L'unification d'arbres est une dialectique autrement plus riche que la triste mécanique gordienne ou hégélienne. Tout arbre intellectuel étant bardé de valeurs et de vecteurs, fructifiants et prêts à être fructifiés. Mais les hommes d'hier se contentaient déjà de produits vectoriels, et l'homme d'aujourd'hui – de produits scalaires ; toute la vitalité arborescente est réduite au numéral.

Trois bêtes cohabitent en nous : la biologique, la sociale, l'intellectuelle, produisant des instincts, des contraintes, des libertés. *La liberté existe comme insensibilité aux contraintes* – Valéry. La chute ou l'écartement des deux premières de ces bêtes rendrait la troisième - seul maître à bord et qu'on pourrait peut-être appeler désormais - ange. Mais éliminer la bête biologique, c'est stériliser l'ange ; et sans la bête sociale, toute Annonciation serait sans objet.

Le comportement des atomes est plus près de la réalité que celui de nos fabrications, matérielles ou intellectuelles ; cependant, les lois des particules élémentaires ne ressemblent en rien à ce que nos sens nous communiquent ; que savons-nous, au juste, de la réalité ?

Face à l'information qui déferle, l'homme est singe, perroquet ou rat ; il paraît qu'il y en a même des chacals : *Voici les intellectuels friands de la chair des concepts congelés par l'intelligence artificielle, dénués de toute saveur. Les chacals de l'information et de la communication* – Baudrillard. Comme la plupart des anathèmes, cette sortie est visiblement dictée par l'ignorance (comme mon animadversion résolue, face aux hommes, espèce que, pourtant, j'ignore largement). L'intelligence artificielle n'est qu'une instrumentation et une

généralisation de la logique, elle n'affaiblit en rien la saveur d'une chair plus fraîche. La métaphore fait partie de l'information, que les meilleurs des mammifères ou des programmes informatiques savent digérer.

On est intellectuel, quand on est capable de se passer de choses pour en décrypter les valeurs. Et ce que les choses nous cachent n'est pas plus digne de notre enthousiasme que leurs surfaces ; et Picasso, en privilégiant la soi-disant face cachée : *Faut-il peindre ce qu'il y a sur un visage ? Ce qu'il y a dans un visage ? Ou ce qui se cache derrière un visage ?* - a tort.

Être intellectuel, c'est savoir projeter toute manifestation de la vie sur les axes des sens, du beau, des idées et des actes. Être artiste et intelligent, c'est de créer l'illusion de la vie en partant d'une seule de ces projections.

La fin de l'intellectuel a les mêmes causes que celles du guérisseur ou du devin : l'expert s'intéressant à l'être, au savoir, au langage, à la liberté et arrivant aux conclusions plus pertinentes que l'intuition décousue du commentateur oisif et charlatan.

Le sensible : ce que je vois, entends, sens, goûte, touche ; l'intelligible : le regard, la mélodie, l'arôme, le goût, la forme. L'homme des sens, le trivial, est dans le premier ; l'homme de l'essence, l'intellectuel, - dans le second ; celui qui les relie, l'homme du sens, est le métaphysicien ou le poète.

Le vrai sujet, intellectuel et spirituel, ce n'est pas le sens, mais la possibilité du sens (*meaning vs meaningfulness* du logocrate G.Steiner), la merveilleuse concordance : raison – choses.

Je ne vois que trois choses ne dépassant pas le stade de l'intuition exclusivement intellectuelle : Dieu, l'esprit et le Moi. D'où mon scepticisme face à la religion, au savoir et à l'authenticité.

Les Grecs sont visuels ; le regard est une faculté aussi intellectuelle que visuelle ; Platon *voit* les Idées ; leur *existence* s'établit au-delà des yeux.

Toute activité intellectuelle se réduit à la chronologie que suivent son sujet, son objet et son projet. La mathématique : la définition-objet, l'hypothèse-projet, la démonstration-sujet ; la philosophie : le développement-projet, le vocabulaire-objet, l'école-sujet ; la poésie : le style-objet, le sentiment-projet, la noblesse-sujet. Avec leurs contraintes respectives pré-déterminantes : la logique, l'érudition, le talent.

Soucis de l'être, précis du devenir, telles sont deux faces d'une vie intellectuelle (Parménide, complété par Héraclite) : réceptacle du libre arbitre - du savoir, du pouvoir, du goût, ou spectacle de la liberté - de l'intelligence, de la puissance, du langage. Création ou créativité.

Pour représenter, il suffit de voir ; pour bien interroger ou exprimer, il faut avoir un regard ; pour que la représentation serve bien pour la future interprétation et pour que le sens s'appuie davantage sur une

représentation, il faut de l'intelligence, qui est, dans des tâches intellectuelles, plutôt de l'ouïe que de la vue.

L'être, c'est ce fond de la réalité, matérielle ou mentale, qui joue trois rôles dans trois domaines disjoints : il guide la représentation, inspire les requêtes, sert de référence pour valider la représentation. Et son maître s'appellerait le *moi transcendantal*, celui qui défie toute science ; il est le complément intellectuel de son homologue artistique, du *moi inconnu*.

Les intellos nous inondent de questions banales ; mes notules à moi sont anti-intellectuelles : je n'apporte que des réponses paradoxales aux questions que j'escamote et que chacun est libre d'inventer. *Il ne peut pas exister de culture de l'interrogation seule* – Malraux.

Ma liberté éthique se montre dans mes écarts de la Loi commune ; ma liberté intellectuelle ou esthétique consiste à tenir à la Loi que mes représentations induisent : *Veille bien à tes représentations, car ce que tu as à conserver, c'est la liberté* – Épictète.

L'être (le *possible* de la pré-conscience) est composé de l'essence (le *nécessaire* de la conscience intellectuelle) et de l'existence (le *libre* de la conscience morale).

Je ne connais pas de pensée, dont le seul mérite serait son développement. Que de naïves illusions tu nourris, si pour toi la pensée développée te fait intellectuel, éternel exilé. Cette éternité ne durerait que l'espace d'une génération. Ton retour sera grégaire ; c'est

le sentiment qui prendra l'amère route de l'exil, pendant que tu te mettras aux affaires.

Cet organe unique, qui constitue la personne intellectuelle et qu'Aristote appelle *âme*, je ne lui trouve pas de dénomination adéquate et l'affuble de terme de *conscience*, dans lequel on devine de la sensation (de et vers les choses) et de la réflexion (dans les deux sens du mot). *La conscience [âme] a trois éléments : l'excitation, la pensée, l'élan* – Aristote.

Qu'on soit un plouc ou un savant, les transformations de variables en constantes ou vice versa sont d'une même fréquence. Ce qui distingue le sage, c'est l'insertion harmonieuse de ces constantes ou variables dans un arbre intellectuel.

L'ironie intellectuelle : réduire la pensée prétendument profonde en image toute superficielle. On réussit, quand de l'image naît la sensation d'une nouvelle profondeur. On finit par comprendre, que toute pensée est superficielle.

L'analyse mathématique débute avec des suites – l'arbitraire du premier pas plus la règle du passage du pas n au pas $n + 1$ - le contraire d'une analyse intellectuelle, où une haute Loi dicte le premier pas et tout enchaînement est méprisé. Dans un groupe algébrique, on sait apprécier l'élément zéro et l'élément neutre, les bases d'une pensée associative, comme en philosophie. *La vraie pensée est une pensée de gens, qui ont quitté la série pour être des*

groupes - Sartre - à cette pensée des opérandes, il manqueraient des opérations, pour constituer un arbre.

Cette navrante manie des hommes de *mettre en pratique* ou *à exécution* leurs bonnes pensées comme leurs rêves. Toute pensée a un côté fonction et un côté outil. Seuls les délicats peuvent apprécier le premier (où se logent et la bonté et la beauté), sans se soucier du second.

La méthode cioranique : pondez une phrase, aléatoire et creuse, par exemple : *Le plat regard sur nos joies nous maintient en état de spectateurs apaisés*. Introduisez-y quelques négations, emphases, angoisses et vous obtiendrez : *L'exploration intellectuelle de nos paniques nous transforme en acteurs ahuris*. Comment Gallimard pourrait-il résister à ces tours de passe-passe ? Cette méthode infaillible s'applique aussi bien aux contes de fées qu'aux comptes-rendus, pour finir par décorer les murs des chambres funéraires.

Tout travail intellectuel est d'ordre humoristique – B.Shaw - *All intellectual work is humorous.* Un intellectuel est celui qui tente des attitudes tragiques et en encaisse de retentissantes déconfitures. Pour sauver le sens du drame, l'humour du mot s'alliera à l'ironie de l'idée.

Les intellectuels sont ceux qui donnent des valeurs à ce qui n'en a point – Valéry. Et ne s'arrêtent pas à celles qui crèvent les cadrans ! Le moyen élégant de donner de la valeur au monde plein est de s'adonner à l'orfèvrerie du néant. Un intellectuel a trop de mots, pour dire plus qu'il ne sait.

Le calembour paraît être stérile sous toutes ses formes : le sémantique - *le cœur a ses raisons, que la raison ignore* - Pascal, le morphologique - *die Eifersucht ist eine Leidenschaft die mit Eifer sucht, was Leiden schafft* (Schleiermacher), l'orthographique - *the Nature, which to them gave goût, to us gave only goût*, le syntaxique - *se perdre dans sa passion - perdre sa passion* (soi-disant de St Augustin) ou *le sceptique ne se doute de rien* – Claudel. Son inertie intellectuelle signifierait-elle sa longévité ? - *Au commencement était le calembour* – S.Beckett.

Ces préfixes révélateurs : *re-présenter, ex-primer, dé-montrer*, pour désigner les trois actions intellectuelles de base : induire, séduire, déduire. Une topique, une tropique, une critique. Fixer le possible, exhiber le suffisant, s'appuyer sur le nécessaire. Une mémoire, une voix, une voie.

Après l'interprétation d'un discours intellectuel, tout mot doit disparaître, pour laisser la place à un arbre conceptuel ; l'inverse se produit avec un discours poétique, où doit disparaître toute interprétation, pour ne laisser que la musique des mots : *Le dernier pas de toute interprétation consiste à disparaître devant la pure présence du poème* – Heidegger - *Der letzte Schritt jeder Auslegung besteht darin, vor dem reinen Dastehen des Gedichtes zu verschwinden*.

M.Burgin, mon camarade de promotion universitaire, un excellent mathématicien et que je croisais souvent dans les couloirs de la Bibliothèque des Littératures étrangères, est mort. Juste avant de mourir, dans sa villa californienne, il chercha à me joindre, pour parler

de notre jeunesse et pour discuter de son pavé de mille pages, *The Theory of Knowledge* (150$!). Trop tard. Son ouvrage se disqualifie par l'incompréhension de la place du langage dans notre arsenal intellectuel. Les linguistes ignorent la représentation, les logiciens ignorent le langage – d'où leurs logorrhées réciproques lacunaires.

À part les constantes morphologiques, les métaphores et les syllogismes, tout discours comprend deux types de référence : des objets et des relations. C'est la piètre qualité de l'élément principal qui pousse les bavards à s'étendre à l'infini : le romancier sent l'indigence intellectuelle de ses objets et compte atteindre une somme respectable, en multipliant le nombre de termes ; le philosophe sent l'indigence logique de ses relations et espère atteindre les derniers chaînons des causalités, en s'accrochant aux abstractions de plus en plus bancales.

Pour l'interprétation de discours, non seulement la pragmatique a le primat en regard de la sémantique, mais même cette dernière est déjà extra-langagière, relevant de la fonction représentative. Après le lumineux W.Humboldt, le tournant linguistique n'a amené qu'une terrible récession intellectuelle.

Est intellectuel celui qui maîtrise *différents* langages, reflétant la *même* réalité (un scientifique, pour tester des hypothèses, ou un artiste, pour exprimer des intonations). Il ne change pas tant d'avis, il change, plutôt, de représentation et donc de langage.

Dans un discours, qu'il soit intellectuel, poétique ou philosophique, on peut substituer indéfiniment les mots par d'autres mots, sans aucune perte fatale – fiduciaire, musicale ou rationnelle. Parler de l'impossibilité d'enlever un seul mot, sans détruire toute l'harmonie d'un texte, est de la niaiserie. Mais pour le comprendre, il faut voir dans le discours un arbre vivant, arbre à inconnues, et non pas une formule figée - logique ou sonore.

Face à la fragilité des causes premières intellectuelles, trois réactions *actives* possibles : la trahison - retour au palpable, aux affaires, aux palabres ; la perversion - chant cynique, le désespoir bien pesé ; la fidélité-sacrifice - chant du cygne, l'espérance parée de sa gratuité : *Le sacrifice a en soi sa propre essence et n'a pas besoin de but ou d'utilité* – Heidegger - *Das Opfer hat in sich sein eigenes Wesen und bedarf keiner Ziele und keines Nutzens*. La réaction *passive* serait de fermer les yeux, face au problème des causes, et de ne vouer son regard qu'au mystère de l'effet : *Les ténèbres de l'âme ont besoin non pas de rayons de soleil, mais du regard sur la nature* – Lucrèce - *Animi tenebras necessit non radii solis, sed naturae species*.

Être ou devenir, deux facettes de mon moi, l'essence et l'existence. L'être, ce sont mon intelligence et ma noblesse ; le devenir, ce sont mes actions et mon avoir. Il suffit d'avoir du talent, pour que, dans tous ces ingrédients, se manifeste ma création ; et le talent, c'est la prémonition et la maîtrise des caresses, que puissent prodiguer mon corps ou mon âme. Toute belle création est création de caresses – musicales, érotiques, intellectuelles.

Qui est un intellectuel ? - celui qui a assez de talent, pour bien formuler son regard sur l'intelligence ou la noblesse. Pour le devenir, pas besoin de fréquenter les forums ; l'introspection par un regard personnel y vaut plus que toute prospection collective.

Avoir la paix, le grand mot de toutes les lâchetés intellectuelles – Ch.Péguy - car il se traduit en préparation de guerres mesquines. Le trouble s'empare de l'intellectuel courageux, sans que celui-ci le cherche ni veuille - *vis bellum para pacem*.

L'alternative du culte du mystère est l'habitude de l'absurde. Au moins trois sortes d'absurde : le vital - tout réduire à la chimie ; l'historique - voir le dévoilement du mystère le jour X à l'endroit Y ; l'intellectuel - écarter tout ce qui ne se réduise pas aux syllogismes ni ne s'implémente en machine.

La voie intellectuelle vers Dieu : là où il y a l'Œil, il doit y avoir la Lumière. Et ce que je crée, étrangement, en est des ombres.

L'infini : soit c'est une limite intellectuelle inaccessible, vers laquelle on peut, doit ou sait tendre – c'est l'élan vital ou le Dieu inconnu ; soit c'est un mot fourre-tout, accueillant toutes les énormités *métaphysiques* que la raison refuse d'envelopper ou de développer.

La Panthère de Rilke, l'Animal intellectuel de Valéry, le gorille de Nabokov, le cachalot de H.Melville, l'orang-outan mélancolique d'Ortega y Gasset : un regard, dont la beauté ou l'intelligence se reflètent dans les murailles ou dans les barreaux de leurs cages. *Nous*

vivons tous derrière des barreaux, que nous traînons avec nous-mêmes – Kafka - *Jeder lebt hinter einem Gitter, das er mit sich herumträgt*. Quitter cette cage, serait-ce rencontrer le Dieu innommable ? - *Pour retrouver Dieu sans le Nom ou le Mot de ce qui est ou n'est pas, il faut franchir cette cage d'Être* – Artaud. Ma cage prouve-t-elle la liberté divine ? Ou l'inverse : mieux je vois mes barreaux, mieux je comprends la (com)passion de leur créateur. Mais ma cage à moi, c'est la langue, ce français, qui grossit les barreaux, rapproche l'horizon et rabaisse le ciel.

La solitude apporte le silence, cette condition nécessaire pour écouter ou composer de la musique, surtout de la musique verbale, intellectuelle ou mystique.

Le mystère – que je dispose de cordes ou de fibres, qui me font entendre la musique de la Création ; les problèmes – la découverte de nœuds ; la solution – le dénouement. En matière d'harmonies philosophiques, si je suis cette chronologie, je vivrai le finale – le silence ou le bruit plat. La morale : connaissant le finale de toute espérance virtuelle et de toute agonie réelle, leur refuser tout dénouement intellectuel.

Le misérable verbe *être* pollua le débat intellectuel jusque dans les Saintes Écritures. Les vrais verbes sacrés, nous sauvant de l'incolore vérité, toujours profane, sont : pâtir, rêver, créer, penser. *Le verbe <u>être</u> avait, dans l'Antiquité, un sens sacré de l'Être divin, devant engendrer dans les hommes la sensation de la vérité* – V.Ivanov - *Глагол <u>быть</u> имел в*

древнейшие времена священный смысл бытия божественного, чтобы сеять в людях ощущение истины.

Toute création intellectuelle est, par son essence, production de l'illusion ; elle est banale, lorsqu'on ne sort pas du langage des autres, elle est artistique et personnelle, lorsqu'elle s'accompagne de création de nouveaux modèles et donc de nouveaux langages ; dans ce dernier cas, elle est illusion évanescente, dans le monde monotone, et vérité naissante, dans le monde à recréer ; le choix du monde est affaire d'intelligence et de goût.

Tout édifice, intellectuel ou artistique, est innervé essentiellement de faits, et c'est le sens futur qu'on cherche à lui attribuer qui détermine si ces faits sont des réflexions dictées par le libre arbitre ou des créations de la liberté ; dans tous les cas, la construction est plus passionnante que l'interrogation : *Les faits ont plus d'importance que les vérités* – O.Spengler - *Tatsachen sind wichtiger als Wahrheiten*.

Ma liberté se manifeste, quand ma pitié l'emporte sur mon intérêt. Chez le cynique, l'intérêt l'emporte sur la pitié – liberté noble ou liberté basse. L'étrange confusion dans ces concepts, chez Berdiaev : *Le conflit central est celui entre la liberté et la pitié* - *Конфликт свободы и жалости — основной*.

La fidélité à une noble faiblesse et le sacrifice d'une force immonde – telles sont les contraintes, qui testent ta liberté intérieure. Quant à l'extérieure : *La liberté n'est rien quand tout le monde est libre* – Corneille.

Les choses les plus nobles s'inspirent de notre faiblesse ; les choses les plus ignobles sont dictées par notre force.

Pour découvrir, apprécier ou inventer des vérités, la lecture des autres n'apporte rien ; elle est irremplaçable, en revanche, en fabrication de tes propres contraintes ; elle t'apprend à éviter de dire ce que d'autres auraient pu dire à ta place, à ne pas chercher de nouveautés intellectuelles, à bannir le sérieux et à s'appuyer sur l'ironie, à te moquer du fond et à soigner le ton, à ne pas te noyer dans le contenu profond, mais à t'envoler vers la hauteur de la forme.

La négation comme moyen, central et explicite, ne vaut pas grand-chose ; mais en tant que contrainte, inchoative et implicite, comme refus d'aborder les choses basses, elle peut être noble. *Ma véritable valeur gît dans mes refus* - Valéry.

En Intelligence Artificielle n'est vrai que ce qu'on prouve, mais Gödel nous confirme, que, des trois tâches intellectuelles – la représentation, l'expression, l'interprétation -, l'expression est la plus prolifique, puisqu'on ne prouve que des requêtes exprimées dans un langage. Et tant que l'homme gardera ses cordes poétiques et créatrices, malgré sa robotisation insonore, il restera supérieur à la machine.

Une vérité devenue un fait perd toute sa valeur intellectuelle – O.Wilde - *When a truth becomes a fact it loses all its intellectual value*. Une vérité s'acoquinant avec un fait acquiert, certes, une valeur pragmatique, se moquant de principes ; mais l'intellectuel aime des faits surgissant du

déclenchement de règles purement virtuelles. Il n'y a pas deux sortes d'intellectuels ; de ceux *qui vénèrent et ceux qui appliquent l'intellect* – Chesterton - *those who worship the intellect and those who use it* - ne sont intellectuels que les premiers.

Même les plus obtus des philosophes *professionnels* (*la tourbe philosophesque* - Rousseau) se doutent bien, que leurs concepts sont dus au hasard, à l'impéritie et à l'inertie, que leurs *preuves* ne sont que fatras de sentences d'apparence logique (*Les résultats de la «métaphysique» sont et doivent être nuls, plaisir à part* - Valéry), et que le poète, par son jeu de métaphores, atteint le même but avec autant de rigueur et avec plus d'élégance.

Le mot est dans le faire ; il n'est presque pour rien dans le connaître (sauf pour le menu fretin de professeurs de philosophie) ; il est un arbre (de quête ou de communication) et non pas le sol. Mais le connaître grec correspond à notre faire ; c'est ainsi qu'il faut comprendre Platon : *Celui qui connaît les noms, connaît les choses*. Celui qui crée dans le mot, poète ou philosophe, sait que, une fois la plume en main, il ne sait plus rien et, à la fin, n'en saura pas davantage.

Le rôle principal du langage est la formulation d'arbres requêteurs, à partir desquelles un interprète logique dégage leur vérité et un interprète pragmatique résume leur sens dans la réalité. Les Professeurs acculent le langage aux positions intenables : ou bien ils en font un démiurge (qui *représente* le monde), ou bien un figurant, qui enregistre des vérités (résidant dans le *réel*). La vérité n'est associée qu'au discours, et le sens est formé de désirs soit de formuler

des requêtes soit d'en interpréter les réponses. L'intelligence est l'art d'un discours minimal, pour dégager un sens maximal.

Le détachement de la souple intériorité physiologique (*l'aspiration à l'extériorité radicale métaphysique*) *constitue la vérité* – à vous de choisir la définition la plus pertinente. C'est dans de tels cloaques verbaux que nagent les professeurs de phénoménologie.

Il n'existe pas de concepts philosophiques, il n'en existe que des métaphores. Toute prétention des Professeurs au contenu indépendant du langage est vaine : *Tout contenu qui est lié à la forme verbale d'un discours n'est pas un contenu philosophique* - A.Kojève. Mais la valeur des métaphores dépend de la représentation sous-jacente, dans laquelle se retrouvent des concepts, dictés, dans la plupart des cas, par le bon sens et non pas par une science quelconque ; ces *concepts* sont donc plus près des fantômes intuitifs que des espèces maîtrisées.

Dans le monde des idées, on arme avec des métaphores ; et la métaphore est une idée qui séduit. On tourne en rond : *Le propos de l'intellectuel n'est pas de séduire, mais d'armer* – R.Debray. Les armes intellectuelles visent les problèmes, tandis que les armes poétiques, et donc philosophiques, doivent nous permettre d'affronter les mystères. Avec les problèmes, on est sur la voie des vérités ; avec les mystères, on est dans la voix du chant.

Les intellos nous inondent de questions banales ; mes notules à moi sont anti-intellectuelles : je n'apporte que des réponses paradoxales aux questions que j'escamote et que chacun est libre d'inventer. *Il ne peut pas exister de culture de l'interrogation seule* – Malraux.

Le même monde peut être vu comme mécanique ou comme divin, défectueux ou parfait, méritant un Non mesquin ou un Oui grandiose. On peut être intelligent dans le premier ; dans le second on peut, en plus, être noble. Le mécanique appelle au combat ; le divin suscite la vénération. Tout combat peut être couronné de gains et de succès ; la vénération ne promet que consolation et création. Tout combat finira dans la platitude ; la vénération peut nous maintenir en hauteur.

Le bas est un lieu, et le haut est une direction.

Ne déploie pas tes ailes, tant que tes pieds s'agitent. *Plus résolument ton âme se détache des basses envies terrestres, plus majestueusement elle rejoindra la hauteur céleste* - St-Augustin - *Tanto gloriositus mens ad superiora promovetur, quanto diligentius ab inferioribus concupiscentia cohibetur*.

Des avantages de la hauteur : non seulement le Oui à la merveille du monde y résonne plus majestueusement, mais les Non mesquins n'y ont pas de place. Dans la hauteur il n'y a pas d'adversaires proches – que des frères lointains. *Il faut affronter l'ennemi - horizontalement* – R.Char.

Deux activités, presque opposées, mais portant le même nom – être maître de soi-même : soit formuler des lois rigoureux, auxquelles tu dois obéir, soit ériger de vagues contraintes, qui excluent de ta vision des objets indignes mais visibles, et te laissent en compagnie des objets invisibles et dignes – une discipline mécanique ou un nihilisme organique.

Les contraintes que tu t'imposes doivent t'isoler de tout ce qui est bas et te permettre de garder de la hauteur. Plus librement tu t'éloignes de la prose de la vie, plus libre sera la poésie de tes rêves. *Moins de droits extérieurs signifie plus d'intérieurs* - Tsvétaeva - *Чем меньше внешних прав, тем больше внутренних*.

La plupart de défis, que la vie nous lance, sont mesquins ; les bras, ces symboles de nos résignations ou de nos héroïsmes, devraient, plus souvent, se baisser, songeurs, que se dresser, vengeurs.

Dans le mot *réalité* percent les *choses*, *res*, tandis qu'elle est composée et de choses et d'esprits, d'où l'engouement des philologues-philosophes pour l'obscur *être*. La réalité se reflète, chez un sujet (impliquant des modalités de vue), par, respectivement, des événements et des abstractions, qu'on désignera par *présence* (ou *être-là*, pâles échos d'un ampoulé *Dasein* germanique). Ces reflets modélisés constituent une représentation, dans laquelle le possible (permettant l'*existence* virtuelle, hors réalité) complète le nécessaire (la misérable *essence*). Toutes nos connaissances proviennent de ces représentations validées. Tout y est naïf, transparent et … intelligent, mais ignoré par les hordes de professeurs de philosophie, pratiquant le verbiage logorrhéique.

La nécessité de ces objets verbaux, qui sont Idées, Lois, Être, est seulement formelle – Valéry. Ce juste verdict priverait de pain tant de nécessiteux professeurs. Une remarque, toutefois : les *Lois* ne sont pas des objets verbaux, elles gouvernent le modèle pré-langagier.

L'illusion, c'est croire aux mots. Cesser d'en être dupe, c'est le réveil, la connaissance – Cioran. Être dupe des mots, c'est croire, avec les professeurs, qu'énoncer, c'est représenter. Le mot n'est qu'un outil de dialogue. La connaissance, c'est ce qui précède l'assaisonnement du mot et ce qui s'extrait après sa digestion ; elle n'en est pas rivale. Trois sortes radicalement différentes de confiance au mot : admettre qu'il s'inspire d'un beau modèle, admirer son harmonie intrinsèque, fabriquer une interprétation de son message. Le savoir, l'art, le savoir-faire. Connaissance des choses vues, connaissance de la vue, connaissance de lunettes.

Toutes les ambigüités autour de nos vérités extra-langagières proviennent du fait que, face au monde, nous avons deux attitudes incompatibles ou complémentaires – la perception et la conception. On perçoit le général (objectif, axiomatique, évident) et l'on conçoit le particulier (intellectuel, artistique, philosophique). On manipule l'être absolu ou le devenir arbitraire.

Le Créateur voulut que le monde des choses fût aussi merveilleux que le monde des idées. Par conséquence, il y a autant de chemins intéressants des choses aux idées (l'intellection) que des idées aux choses (la médiologie de R.Debray).

La noblesse d'un savoir dépend d'une série de facteurs : qui, quoi, pour quoi, au nom de quoi ; le *qui* peut être cynique, le *quoi* - prosaïque, le *pour quoi* – sadique, le *au nom de quoi* – clanique. Mais ce plouc de Socrate insiste : *Le seul Bien, c'est le savoir ; le seul Mal,*

c'est l'ignorance. Et l'Ignorance Étoilée est ignorée par les savants de pacotille.

L'écriture idéale : le chant des mots et l'accompagnement musical des idées – il faut être, à la fois, poète, musicien, philosophe – Nietzsche, B.Pasternak. Les 'séparatistes' – la hauteur verbale de Nabokov et la profondeur intellectuelle de Valéry.

L'envie d'écrire en vers chatouille toutes les plumes acérées. Mais le don poétique et le don intellectuel se rencontrent rarement chez une même personne. Les porteurs du premier s'inspirent des mélodies, sans songer aux pensées ; les possesseurs du second débordent de pensées, auxquelles ils aimeraient apporter une tonalité poétique. Les vers des premiers induisent des pensées insoupçonnables, supérieures à celles des intellectuels. Les vers des seconds éconduisent leurs pensées au rang des platitudes.

Aujourd'hui, les mathématiciens forment une espèce de secte ésotérique, pratiquant, au sein de leur compagnie, une rigueur de la forme logique et, en dehors, - des balbutiements sur le fond philosophique. Et dire que le grand Galilée portait le titre de philosophe, se lançait dans la critique de Pétrarque, du Tasse, de l'Arioste et présentait les résultats de ses calculs comme caprices mathématiques, telles poésies ou rêveries.

Penser a trois domaines d'application et de définition : représenter, interroger, interpréter – la création conceptuelle, l'imagination langagière, la démonstration logique.

La civilisation nous montre que notre présent et notre avenir ne sont plus ce qu'ils étaient. La culture sert à prouver que le passé partage la même métamorphose.

Depuis longtemps, les produits intellectuels deviennent toujours plus intelligents, et les hommes, qui les créent, - toujours plus insignifiants.

Le futur robot humanoïde commencerait l'analyse de la réalité à partir des données sensibles immédiates. Mais le cerveau humain n'a d'accès conscient ni à la rétine, ni aux membranes auriculaires, ni aux papilles ; il a toujours affaire aux données médiates, déjà modélisées par notre machine intello-sensorielle. Une raison de plus pour se moquer de l'ego transcendantal, qui n'est en rien supérieur à l'ego psychologique ; les deux partent avec exactement les mêmes prémisses, emploient les mêmes moyens et arrivent aux mêmes conclusions.

Les genres discursif ou aphoristique – le jugement le plus pertinent partirait de la nature de l'arbre en tant que symbole de toute écriture. Dans le premier cas, on part d'un arbre prédéfini, réel ou intellectuel, dont on parcourt le cheminement, temporel ou spatial. Dans le second, la réalité spatio-temporelle est presque absente, on annonce la naissance de l'arbre personnel, en n'y exhibant que des fleurs qu'on munit d'indices vers le passé des racines sacrées et l'avenir des souches vermoulues. Le devenir mécanique ou le devenir organique.

Intello est celui dont le regard l'emporte en intérêt sur les choses regardées ; il regarde plus qu'il ne voit.

Sentiment

Aucune noblesse des hommes, que je croisai dans mon existence d'homme d'action, noblesse héréditaire, intellectuelle, sentimentale, ne dépasse, à mes yeux d'homme de rêve, en pureté, hauteur ou dramatisme, celle de ma mère, ouvrière, dans une usine délabrée, au fin fond de la Sibérie, au sol en terre nue, avec des outils et tâches, réservés aux hommes robustes. Et aucune plainte ; le soir - ses chansons mélancoliques ou la lecture de contes de fées ; la nuit – ses sanglots étouffés, qui me pétrifiaient. De jour – la ruine, la famine, la vermine. Le goût de caresses et de liberté me vint de cette horreur, multipliée par mon statut d'orphelin de père.

Peut-on imaginer aujourd'hui l'immense tendresse et l'humble reconnaissance pour leur mère qu'éprouvaient Sénèque ou St-Augustin ? Les rats de bibliothèques trouvent les misérables destinataires de leurs hommages respectueux dans des salons, des maisons d'édition, des revues académiques.

L'esprit traduit bien la force de notre santé, mais nos souffrances et nos faiblesses ne se confessent qu'à notre âme, d'où l'exubérance maladive des lettres russes, dominées par l'âme. L'Européen moyen voit chez un Dostoïevsky une littérature de cabanon, de malades, résignés et fatalistes, à ne pas lire, par hygiène intellectuelle. Le cabanon, appelé ailleurs caverne, terrier, sous-sol ou maison des

morts, n'attira jamais ceux qui s'attardent dans des salons, antichambres ou chaires. Débordante de santé, de résistance et de clarté, leur littérature, en général, est tout à fait hygiénique.

L'intellectuel russe est né d'une larme compatissante. Son homonyme européen - des débats autour des faits divers. La pitié de Radichtchev pour le paysan miséreux, ou l'implication de Voltaire dans la révision de procédures judiciaires. Tenir la conscience en éveil ou susciter un écho journalistique. Être attiré par le tragi-comique ou par le curieux.

La chose la plus rare en Russie – l'innocence ; la plus répandue – la souffrance. La prédilection pour les contrastes engendre le thème le plus galvaudé, aussi bien par le moujik que par l'intello, – la souffrance d'un innocent – un oxymoron dans ce contexte.

J'ai beau me débarrasser de la lourdeur des choses, sentir l'essor musical, pictural ou intellectuel, - c'est la lourdeur des mots qui me clouera au pilori, des mots, pour lesquels je ne suis qu'un intrus, lourdaud et balbutiant, perclus de mésaises de métèque.

L'agglomérat minimal de mots, contenant toutes les propriétés, intellectuelles et artistiques, de l'esprit, s'appelle maxime ; tout comme la molécule, qui porte toutes les propriétés de la matière, en reliant des atomes ; la maîtrise de la valence des mots, c'est l'alchimie de la littérature. L'excellence, l'état, où toute division ou toute multiplication, provoquerait une baisse de la vitalité ; les molécules verbales se retrouveraient en ruines, mais en gardant la mémoire des châteaux

hantés de jadis. Les atomes ne promettent que des séjours minéralogiques, et les systèmes - des phalanstères robotiques.

Mon siège, ma montagne, mon ciel, ces hauteurs sociale, intellectuelle, mystique, appartiennent à la géographie de mon esprit et ne m'approchent nullement de ma hauteur d'âme. Celle-ci se mesure le mieux au niveau du lac, avec une surface reflétant mon visage.

Aussi abstraite que soit n'importe laquelle de mes remarques, je ne parviens jamais à la détacher de mon corps, c'est à dire d'une caresse ou d'une douleur, vrillées au corps de mon discours. Valéry parle d'un *corps de l'esprit* comme d'une inconnue sur l'arbre intellectuel. L'inhumaine pseudo-ascèse platonicienne : *mourir au corps, pour libérer l'essence et renaître à l'être* - explique l'obsession des Anciens par la minable tranquillité de l'âme, prépare le chemin à l'idée saugrenue de la résurrection, et, surtout, justifie la robotisation actuelle des esprits (*esprit de corps*).

Quand un noble vouloir a la chance d'être porté par un pouvoir intellectuel, il résulte en un valoir poétique – la volonté de puissance de mon soi connu, faisant vibrer les meilleures cordes de mon soi inconnu. Tout *impetus* (élan) se désintéressant du *scopum* (regard, profané en cible) et se résumant en un *conatus* (intensité).

En matières intellectuelles, toute ta noblesse (le valoir) et toute ta conscience morale (le devoir) se réduisent à tes élans (le vouloir), tandis que toute ton intelligence et tout ton savoir se réduisent à ton talent (le pouvoir). Comment ne pas comprendre la volonté de

puissance (vouloir pouvoir ou pouvoir vouloir) comme l'essence de toute création !

La vie est un jeu minable (champ d'expérimentations, théâtre, prison…) - on commence par ce choix de coordonnées et l'on bâtit par-dessus une géométrie. La vie est un miracle ineffable, qu'il faut conter, en chant et musique et non compter, en champs et rubriques ! Être saisi plutôt que saisir, et Einstein : n'a raison qu'à moitié : *C'est même le but de toute activité intellectuelle : transformer un 'miracle' en quelque chose qu'on puisse saisir - Es ist ja das Ziel jeder Tätigkeit des Intellekts, ein 'Wunder' in etwas zu verwandeln, was man begreifen kann.*

Les commencements les plus hauts, ceux du vouloir sentimental et du pouvoir intellectuel, naissent chez ceux qui ont atteint la profondeur du savoir et du devoir. *L'homme qui est arrivé au terme ne fait que commencer* – la Bible.

L'amour est le seul outil de justice intellectuelle : *Le juste amour fera, par souci de partage, éclairer le niais et aveugler le sage* – J.Dryden - *Love works a different way in different minds, the fool it enlightens and the wise it blinds*. Il s'y agit vraiment de la raison la plus triviale, et non pas d'une sagesse quelconque : *L'amour est une sagesse du sot et une folie du sage* – S.Johnson - *Love is the wisdom of the fool and the folly of the wise*.

Le culte ignoble de la paix d'âme, dans l'Antiquité, découle, peut-être, de l'absence de la femme des horizons intellectuels et même sentimentaux. À comparer avec le rôle des maîtresses à la

Renaissance ou avec les salons des élégantes parisiennes au siècle des Lumières. Avec la femme en point de mire, déboulent des chantres, des chevaliers, des musiciens et se sauvent les sages raseurs.

Tout amour se réduit à la caresse, et non seulement l'amour, puisque le seul point commun entre le beau, le bon et le vrai semble être la caresse, qu'éprouvent mes sens esthétique, éthique ou intellectuel. Dieu, visiblement, en fut tellement obsédé, que même ma peau en porte des conséquences.

Les pulsions de l'amour ou de l'art, les charnelles ou intellectuelles, se ressemblent : la volonté inconsciente de (pro)créer.

La caresse est une invitation à la volupté : charnelle, visuelle, auditive, intellectuelle.

Se parler, entre âmes-sœurs, dans le noir le plus complet, sans la moindre lumière physique ou intellectuelle, me fait penser, que ceux qui savent qu'il n'y a rien au-dessus des caresses, ce sont les aveugles. Dans le noir, non seulement la peau, mais aussi le mot et le sanglot, font ressentir la vraie merveille de la vie.

Dans la découverte de l'inattendu, la lumière a une fausse réputation. Pour accéder aux mystères, on a besoin d'obscurité, où se procurent les plus chaudes des caresses. *La caresse ne sait pas ce qu'elle recherche. Elle est faite de l'accroissement de faim* - E.Levinas - non seulement l'auteur est bon spécialiste de la caresse, mais il est le seul

professeur à voir assez nettement la place de la représentation et de la consolation.

Je ne produis ni récits à lire ni assertions à juger, mais états d'âme comme partitions ou songes à interpréter, dans les deux sens du mot, musical et intellectuel.

La bouche est là pour la communication, et la langue (anatomique et intellectuelle) – pour le goût dans la jouissance des nourritures célestes ou dans la composition de la musique. Le poète ne communique pas, il chante – devant Dieu, de préférence. *Dans le poète : l'oreille parle, la bouche écoute* – Valéry.

La place de la honte définit la tonalité d'un écrivain : Nietzsche fut torturé par la honte, venant de ses déficiences physiologiques et de son amour-propre froissé ; Cioran porta la honte de sa jeunesse d'un abjecte nigaud pro-nazi ; l'absence de toute honte rendit l'intelligence de Valéry - libre de toute contrainte sentimentale, pure et profonde par son contenu intellectuel. La noblesse et le style naissent de la honte, dans la faiblesse ou la bassesse, d'où la grandeur de Nietzsche et l'élégance de Cioran. Valéry émerveille notre esprit ; Nietzsche élève notre cœur ; Cioran caresse notre âme.

Pour un homme de conscience morale, faire le Bien est illusoire ; pour un homme de conscience intellectuelle, maîtriser le Vrai est facile ; c'est pourquoi : *Il vaut mieux vouloir le bien que connaître la vérité* – Pétrarque - *Satius est autem bonum velle quam verum nosse*.

La vie réelle se trouve entre le trop haut et le trop bas, entre l'impossible et le jetable ; pour la voir, je dois regarder devant moi-même, à hauteur d'hommes, et non pas à hauteur d'arbres, où abondent les feuilles mortes ou l'appel des astres ; la vie irréelle est là, imprévisible. Ma vie est la feuille et l'écorce ; ma mort, c'est le fruit. *La base intellectuelle de mon esthétique est la Philosophie de l'Irréalité* – O.Wilde.

Trois sortes de talent créateur : le poétique, le philosophique, l'intellectuel – mais pas de poète sans élan rythmé, pas de philosophe sans élan mélodieux, pas d'intellectuel sans élan harmonieux. Lorsque ces trois *aspirations* musicales ne se croisent que dans l'infini, on vit l'*inspiration*, on adresse ses soliloques à la seule Ouïe qui anime l'infini muet.

Sur le terme de *philosophe* : celui qui *sait*, c'est le scientifique, atteignant la profondeur ; celui qui *aime*, c'est le poète, porté vers la hauteur ; le philosophe tente de combiner ces deux dons. Jadis, la poésie fut reine des arts et le savoir fut à portée de tout homme curieux – et le philosophe fut le poète du savoir ; mais depuis que la poésie est morte et le savoir – inaccessible au simple mortel, le philosophe professionnel est condamné à la platitude ou à la redite.

La sensibilité poétique nous fait réfléchir sur l'invariant absolu de notre existence – la trajectoire tragique de tous nos beaux élans, qu'ils soient sentimentaux, intellectuels ou artistiques. Sur tous les chemins, arrive un instant, quand aucune volonté, aucun courage, aucune action ne parviennent plus à nous libérer de l'écrasante sensation

d'écroulement, épuisement, exténuation, aplatissement. Ce qui est le plus dramatique, dans ces cas, c'est que l'esprit comprenne et approuve cet abattement, lui trouvant d'irréfutables raisons. Nous ne pouvons y compter que sur l'âme – tâtonnante, irrationnelle, capitularde – mais noble. Sans lever les yeux, elle nous fera redresser le regard. Sans réfuter le désespoir présent et passé, elle nous inonde d'espérances … intemporelles. Le vrai ne portant plus que la pesanteur, c'est au Bien intraduisible et au Beau incompréhensible de nous apporter la grâce.

La philosophie devrait donner envie de rire, dans les coulisses, de la forme comique de l'existence de l'homme et de pleurer face au fond tragique de son essence. Mais les raseurs professionnels (*Denker von Gewerbe* - Kant) nous donnent envie de bâiller sur la platitude statistique de la substance ; la comédie leur paraît sérieusement indigne et la tragédie - ridiculement insigne.

En gros, les hommes vivent et pensent, suivant les mêmes chemins et perspectives ; ce qui les distingue, c'est la matière de leurs maux et la manière de leur mots – leurs angoisses et leurs styles – leur face poétique et, donc, philosophique. Voir en philosophie un art de vivre ou de penser est également sot. Aucun philosophe ne vécut admirablement, aucun philosophe professionnel ne produisit de belles ou nobles pensées, comparables avec celles des poètes.

On ne peut aimer que l'objet, dont on ignore le véritable fond, et dont la forme séduit inconditionnellement, aimer en amateur, crédule et enthousiaste. Dès qu'on commence à maîtriser le fond, on devient un

professionnel, rigoureux et raseur. Tenir à la maîtrise de la forme, notre meilleure chance d'entretenir un regard vibrant. Dilettante du fond, expert de la forme.

Un reclus involontaire, Boèce, attend de la philosophie – une consolation céleste ; un reclus volontaire, Abélard, espère la consolation dans la résignation terrestre ; un reclus du pouvoir, Sénèque, fait de la consolation – un outil de sa rhétorique ; un professeur grégaire, Hegel, impose sa dialectique mécanique aux rapports entre la philosophie et la consolation : *La philosophie n'est pas une consolation, elle réconcilie - Die Philosophie ist nicht ein Trost; sie versöhnt*. La philosophie n'est pas une paix des profondeurs, mais une consolation dans les hauteurs.

Les philosophes insensibles à la poésie (les légions de professeurs), ou les poètes impuissants en prose (comme Baudelaire, A.Rimbaud ou Mallarmé) font douter de l'universalité de leur don. Les poètes *complets* mettent de la poésie en tout, y compris dans la prose : Shakespeare, Goethe, Pouchkine, M.Lermontov, Hugo, Rilke, Valéry, B.Pasternak. La poésie comme genre ayant sombré, la poésie comme tonalité discursive ne peut plus se pratiquer qu'en philosophie.

Être intellectuel, c'est savoir se mettre au-dessus du temps et s'enthousiasmer de la grandeur ou de la beauté des invariants humains ou divins. Le romantisme peut se traduire par l'invention d'un passé épique, par le rêve d'un futur lyrique, par l'élan, partant d'un présent tragique. La modernité : tout horizon est tracé par un présent, vécu sans élan, sans angoisse, - l'effacement du passé et du futur des

regards des hommes, tous les soucis individuels – l'amour, la fraternité, la noblesse – rapportés à l'échelle sociale et, donc, robotisés.

La philosophie n'apprend ni à penser ni à parler ni à agir, elle est loin des voies, elle est une voix, qui tente à réduire à la musique intellectuelle tout bruit réel. Toutefois, dans le dit il y a plus de sources musicales que dans le fait, et Sénèque : *La philosophie apprend à agir, non à parler - Facere docit philosophia, non dicere* - y est doublement bête. L'action du philosophe consiste à séparer le fait du regard et à ne peupler celui-ci que de ce qui peut être dit. Théoricien aux yeux de l'homme d'action, le philosophe est praticien aux yeux des aèdes et bardes.

Le plaisir, intellectuel ou sensuel, humain ou animal, telle est l'origine de mes penchants mystique et esthétique. Mais le Bien défie toute explication d'origines ou de causes, aucun passage de l'être au faire n'y est percevable. Les sermons et discours n'y mènent nulle part, n'y sont crédibles que le chant, la prière ou la honte.

On communique avec le bien par deux canaux : par l'action, qui cherche à nous procurer une paix d'âme, ou par la conscience, dans les deux acceptions du terme : la conscience intellectuelle, qui vénère la source mystérieuse du bien et constate l'impossibilité de la faire couler jusque dans nos mains, et la conscience morale, qui nous laisse dans l'inquiétude et la honte.

Tes actes (mécaniques, sociaux, verbaux, intellectuels) sont des *réactions* ultérieures à ce que ton soi connu est, tandis que tes rêves

sont des *actions* originaires, menant à ton soi inconnu. Pas de liens de parenté entre tes actes et tes rêves.

L'extase, comme état d'esprit, devrait être réservée aux seuls gentlemen (et interdite aux moines, avocats ou journalistes). Il faudrait bannir de la scène publique l'exaltation de l'ampleur (Wagner), de la profondeur (Dostoïevsky), de la hauteur (Nietzsche) et bercer les hommes par l'apaisante platitude, ou la mélasse des Proust, Chopin, Hegel, qu'on glisserait entre les agitations des stades, des Bourses ou des salles de débat des intellectuels parisiens.

Le rêve n'est ni dans une projection vers l'avenir ni dans un plongeon dans le passé ; l'ailleurs du rêve n'est pas temporel, mais spatial, et il est le seul vrai antagoniste du présentisme actuel. Il y aurait donc deux familles superficielles : les hommes de culture, cultivant le passé intellectuel, et les hommes de nature, élancés vers le futur fraternel. Nietzsche : *Face au présent, on a hâte, on a peur ; face à l'avenir, on est méfiant - Man ist eilig und ängstlich für die Gegenwart, mißtrauisch für das Kommende* - y fait figure d'un homme de progrès, c'est à dire d'un imbécile.

Le sage, avant d'insérer son arbre intellectuel dans un paysage, en crée le climat. Un sot qui ne voit que des paysages ne voit donc pas le même arbre qu'un sage - au sot il échappera le feu, qui complète la terre et l'air.

Le parcours intellectuel : des sensations vécues – aux images de la langue ; des images de la langue – aux figures de la représentation,

des figures de la représentation – aux pensées ou à la musique du sens.

Nos états d'esprit se traduisent fidèlement par nos prises de positions ; nos états d'âme sont à traduire à partir de nos poses. Caresses bestiales d'amour-propre ou tendresse musicale d'amour. Étrange parallélisme de lectures intellectuelle ou érotique du couple de mots – position-pose.

Malhonnête, pour nos contemporains, est le contraire d'honnête. Pour un intellectuel, ce contraire est poète.

Le langage sert à approfondir la réalité ou à rehausser le rêve ; dans le premier cas, il est outil et il doit disparaître, une fois le but intellectuel atteint ; dans le second cas, il est contrainte et il doit persister, pour être le seul support de l'émotion. Le seul à distinguer nettement ces deux fonctions fut Valéry.

Hölderlin et Heidegger ont tort d'opposer le pathos sacré de la quête grecque à la sobriété junonienne du don de représentation - ce sont deux dons incomparables, l'un artistique et l'autre intellectuel, l'un langagier et l'autre conceptuel. Nietzsche trouve une opposition plus juste entre deux types d'art, entre deux genres de pathos : Apollon et Dionysos (ou Raphaël et Michel-Ange.

Le mot *conscience* - une étrange cohabitation, en français, du sens psychique ou intellectuel (*être conscient de, l'idée de l'idée*) et du sens moral (*avoir la conscience trouble, la honte de l'acte*), le premier

gardant des liens avec le savoir, le second en étant à l'opposé. L'allemand et le russe les séparent nettement : *Bewußtsein – Gewissen, сознание - совесть*. Jankelevitch juge même nécessaire une vaste étude, pour prouver, que ce mot a deux sens disjoints. D'autre part, on est d'autant plus intelligent qu'on trouve des points de rencontre des choses d'autant plus éloignés : *J'ai conscience de ma propre ignorance, c'est le point, où la honte se confond avec la clairvoyance* – Socrate.

Où, exactement, naît la musique, parmi le réel, l'intellectuel, le sentimental, le verbal ? Son créateur et l'interprète, l'âme, peut animer tous ces domaines ; toute matière peut y être vue comme une empreinte ou lue comme une partition. *Chaque langage dit une partition de la musique humaine* – M.Serres.

Ne plus savoir insuffler de la poésie dans ses idées est aussi dramatique que de ne plus aimer. *Ce n'est pas que je n'aie plus d'idées, mais les idées ne dansent plus pour moi* – G.Bataille. L'idée qui danse s'appelle mot, sinon elle n'est qu'une marche, déplacement, flânerie. Le son et le bruit, le chant et la parole, l'aède et Archimède. L'outil, toujours imprévisible. *La parole humaine est comme un chaudron fêlé, où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles* – Flaubert. Pour que l'idée coule, il faut que l'esprit s'immobilise : *C'est la sécheresse intellectuelle qui nous inonde d'idées* – S.Lec.

Dans l'édifice intellectuel, le faîte du sacré crée une *transcendance* verticale, mais la platitude du sol, de cette immanence horizontale des appétits, crée la grisaille sacrilège et nous éloigne des hauteurs

étoilées. Mais c'est le seul écran à garantir la portée minimale des ombres.

Dans le domaine intellectuel, la grandeur est de savoir commencer et de savoir garder un élan vers des cibles inaccessibles. Et dans le mot paradoxal de Goethe : *Tu gagnes en grandeur, si tu ne peux pas aboutir - Daß du nicht enden kannst, das macht dich groß* - il faut remplacer *peux* par *veux*.

Il n'y a pas beaucoup de grandes choses dans le monde ; je n'en connais qu'une seule – le rêve, avec plusieurs façons de se manifester : l'amour, la musique, l'admiration. Il n'y a pas de balance universelle, pour évaluer cette grandeur ; se résigner à s'occuper du petit, car presque invisible, et laisser le grand, soi-disant trop voyant, aux autres, est une aberration, visuelle et intellectuelle.

Je me gonfle d'orgueil, en apprenant, que dans ma solitude je suis soit ange de la hauteur soit bête de la profondeur, et voilà qu'on m'assène que *dans la solitude l'homme est criminel : soit par son intellect soit par son instinct bestial* – M.Prichvine - *в одиночку человек – преступник, или в сторону интеллекта или бестиального инстинкта* - et je serai tenté de demander de l'indulgence de la part du robot intellectuel ou du mouton instinctif.

La seule race, homogène, mais cosmopolite, c'est la race des solitaires de toutes les nations et qui s'entendent et se ressemblent entre eux plus que n'importe quelle corporation ethnique, sociale, intellectuelle.

Plus de savoir, plus de douleurs – cette équation ne vaut que pour les nobles. L'intelligence représentative permet de creuser les profondeurs du monde ; mais seule l'intelligence interprétative ouvre à la hauteur noble. La souffrance intellectuelle ou sentimentale ne gît jamais en profondeurs ; mais elle peut apparaître dans un mouvement symétrique vers la hauteur, à partir d'une nouvelle profondeur. À celui qui manque d'intelligence, et donc d'épaisseur, cette symétrie ne permet pas de quitter la platitude et du savoir et de la souffrance.

Quel que soit le sens qu'on donne à *opium du peuple* - suspension du questionnement, foi ou espérance - même la tête la plus subtile n'échappe pas à ce besoin vital ; son opium sera : la dogmatique, pour calmer son angoisse, la sophistique, pour caresser son amour-propre, l'ironie, pour les alterner. L'angoisse allonge les bras, la requête approfondit les choses, l'espérance rehausse le regard. *En tout cas, l'espérance mène plus loin que l'angoisse* – E.Jünger - *Auf alle Fälle führt die Hoffnung weiter als die Furcht* - ce qui explique l'effet de l'*opium* des intellectuels (R.Aron).

Dans toutes nos manifestations devant autrui nous sommes et ne pouvons être qu'acteurs. La banalité *professionnelle* de notre époque est que, face à l'émotion, toute ressource théâtrale se puise désormais dans des techniques apprises par cœur et non dans le cœur épris de panique.

Le rapprochement entre professionnels, la raréfaction des amateurs : le professionnel de l'idée est plus près du professionnel des engrais ; l'amateur du mot est plus proche de l'amateur des fleurs.

L'homme de l'oreille (le frère), l'homme du regard (le créateur), l'homme du goût (le noble), l'homme du flair (le poète), l'homme du toucher (le caressant) me sont plus proches que l'homme-plume (le professionnel) de Flaubert ou de Nabokov.

Ni l'amour ni la sagesse – *philo-sophie* – ne se préoccupent des connaissances, des pensées, des vérités. Sur ces notions protéiformes l'avis de tout homme de la rue pèse autant que celui d'un professeur de philosophie. Pourtant, la production académique déverse d'innombrables traités sur ces sujets sur-galvaudés et banals.

Il y a de plus en plus d'ordre et de moins en moins – d'amour ; et ainsi ils veulent atteindre les sommets d'une civilisation en paix, protégées contre toute passion. *L'ordre sans amour conduit à la bassesse* - Lao Tseu.

Le cycle de la Table Ronde : des mâles en rut, se chamaillant pour une femelle ; la goujaterie des meurtriers fortunés, pouvant s'offrir des heaumes, des hauberts, des écus, des destriers, des panaches, pour occire plus sûrement d'autres brigands. Il fallut attendre *Dante* et *Pétrarque*, pour chanter l'amour courtois, en découvrant l'art de triompher non pas par le gourdin, mais par la passion et la faiblesse.

Avec qui converses-tu en solitude ? Presque tous continuent à s'adresser aux *hommes* ; Cicéron, Montaigne ou nos professeurs de philosophie – aux *livres*. Je ne dialogue qu'avec mes *états d'âme*, pour

lesquels les hommes et les livres ne sont que des thèmes aléatoires, de la matière première.

Tous les professeurs de philosophie possèdent plus de connaissances sur l'histoire de la philosophie que Nietzsche. Mais la *bonne* philosophie ne s'occupant que de nos consolations ou de notre langage, le savoir y a une place insignifiante ; la qualité de l'expression, l'atout principal de Nietzsche, y est l'élément central. On console avec le chant et non pas avec un discours ; la fonction poétique du langage est plus subtile que la fonction didactique.

Le progrès de la compréhension des discours des sots est toujours quantitatif (et l'on finit par comprendre même les jargonautes philosophiques) : mieux on comprend un penseur-poète, plus on l'admire ; plus on comprend un professeur prosaïque, mieux on le méprise.

La vérité et la liberté sont deux sujets privilégiés des professeurs de philosophie, avec une stérilité totale ; un scientifique se moque des vérités philosophiques, et un anachorète, un kamikaze, un Werther sont beaucoup plus compétents dans le domaine de la liberté.

Le sentier de Nietzsche à Nice : Zarathoustra descendant du train, se faufilant parmi les villas des notables d'Èze, en compagnie des professeurs anglo-saxons de philosophie, et débouchant sur un restaurant pour les Monégasques. Censé représenter la sauvagerie, la solitude et le danger.

Une fois que j'ai recueilli, ressenti, saisi les chauds balbutiements du monde, je pourrai réagir en confesseur (si j'ai le talent d'âme ou de plume) ou en professeur (si l'inertie de mouton ou le réflexe de robot sont les motifs de mon existence) : ou bien la musique des métaphores ludiques et consolantes, ou bien le silence des formules logiques et pontifiantes.

Dès que l'amuseur public a plus de temps d'antenne que l'intellectuel, celui-ci crie à l'apocalypse de la culture. Notre époque, infantile ? Où vont-ils chercher ça ? Jamais l'humanité n'était aussi abominablement adulte. Et le progrès évident de la tolérance ne fait qu'élargir la porte de l'étable commune. La barbarie moderne, si elle existe, n'est perceptible que dans la mécanique, qui gouverne sans partage, pour la première fois de l'Histoire, tous les cerveaux, qu'ils soient infantiles, académiques ou rebelles.

Il est naïf d'opposer, et même de préférer, nos sensations à notre culture ; les premières, provenant du corps, sont pratiquement identiques chez les aristocrates et chez les goujats, tandis que notre tribut à la culture porte toujours les traces de nos propres états d'âme.

La métaphore ailée surclasse largement les syllogismes boiteux – en pertinence, en honnêteté, en noblesse. Et ceci pas tellement à cause des dons ou intelligences supérieurs des artistes, mais pour des raisons profondes et rationnelles : le soi inconnu, ce foyer de nos angoisses, de nos curiosités ou de nos créations, échappe à toutes les descriptions savantes et ne peut être abordé que par des métaphores poétiques. Toutefois, l'infâme relativisme moderne met les scientistes

et les artistes sous la même enseigne, celle de la platitude et de l'indifférence des colloques, manuels ou recueils critiques.

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé – l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemies de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

Ce qui distingue les passions, ce n'est pas la part de vertus ou de vices, mais le milieu de leur exercice - la certitude de l'action ou le vague du rêve, le réel ou l'idéel, le plaisir des yeux ou la volupté du regard. *Les passions vicieuses sont toujours un composé d'orgueil, et les passions vertueuses un composé d'amour* - Chateaubriand. L'amour actif est source de tant de scélératesses, et l'orgueil passif – de tant de noblesse.

Du temps de Descartes et Spinoza, la raison fut bafouée par le dogmatisme et la superstition ; mais aujourd'hui, où la raison triomphante étouffa toute forme de sensibilité, être cartésien ou spinoziste est signe d'un cerveau robotisé.

Pour l'esprit, toute matière, qu'elle soit abstraite ou physique, se *développe*, intellectuellement, avec les mêmes outils. L'âme, elle, a besoin d'*envelopper*, sensiblement, l'indicible ou l'immatériel, le

fugace ou l'absent, en créant, chaque fois des outils nouveaux – des langages, dont l'âme, elle-même, est dépourvue.

La falsifiabilité du mot juste : ce qui rehausse un sanglot devrait échouer, face au bâillement. C'est pourquoi la psychanalyse est charlatanesque : elle s'applique également à l'univoque et au loufoque. Prenez cette aberration psychique : le *trajet de substitutions subliminales*, qui est une métaphore intellectuelle de première bourre, à la Valéry ! La poursuite du mot juste éloigne de l'ironie et de la larme et ne conduit, tout juste, qu'aux berceuses : *La vraie poésie produit une béatitude ronronnante, plutôt que des larmes ou des rires* – Nabokov - *Истинная поэзия вызывает не смех и не слёзы, а блаженное мурлыканье* - seulement, voilà, on ne découvre l'existence de béatitudes qu'à travers les sanglots, tragiques ou rieurs.

Pour parler de l'existence, nous pouvons porter en nous trois mondes : celui du vrai, celui du beau, celui du Bien, dans lesquels nous plongent nos trois interprètes – l'esprit, l'âme, le cœur, et qui font de nous un intellectuel, un artiste, un saint. D'où trois cas extrêmes : si je ne reconnais que le monde du vrai, je devrais affronter, dans une lutte féroce, un désespoir noir ; si je ne vis que du beau, je vivrais une espérance dans l'inexistant ; si je me laisse emporter par l'émoi du Bien, je porterais l'amour ou la caresse à ce monde immatériel. L'existence est placée par l'esprit dans une représentation, par l'âme – dans un langage, par le cœur – dans la réalité. L'union des trois paraît être impossible ; il faudrait être un ange, ou celui qui n'affronte que les anges.

Quand on voue un culte au Beau, on perçoit tout appel, en paroles ou en actes, au Bien et à la Justice comme une platitude voire une bassesse, leur seule traduction noble étant peut-être une pitié, silencieuse ou pétrifiée.

Dans le vivant, si je ne brûle pas, je pourris. *Il n'y a que deux formes d'existence : pourriture ou brûlure* - Gorky - *Есть только две формы жизни : гниение и горение*. Souvent c'est la même chose : la pourriture dégage bien de la chaleur, et toute flamme finit dans des cendres. La *forme* est pour l'histrion, le *fond* - pour le spectateur. Savoir équilibrer le trop plein de la tête et étancher la vacuité du cœur - tel est le *fond* de l'existence. *Notre lot : végéter ou brûler de l'âme* - Pétrarque - *Nos autem vel torpemus vel ardemus animorum estibus*.

Seul le christianisme donna ses titres de noblesse au sacrifice, perçu comme abandon de ses clairs intérêts au nom d'un Bien inarticulable. Et Socrate : *Préférer le nuisible à l'utile, peut-il en être de plus funeste pour l'homme ?* - est bien un plébéien, n'arrivant pas à la cheville du Christ.

La modernité : tout ce qui est communément légal ne te déshonore pas ; jadis : tout ce qui, à tes propres yeux, te déshonore - t'est illégal.

Là où règne la pensée, l'aristocrate est le plus tolérant et crédule, car, dans l'intelligible, il n'y a pas de matières, indignes d'un outil noble (dans le sensible, le rapport s'inverse). *Il n'y a pas de sentiment moins aristocratique que l'incrédulité* – Ch.Talleyrand. L'aristocratisme se

manifeste dans le regard ironique sur le passage à l'acte. Pour le plouc, passage à l'acte est passage à l'existence.

Un homme fort et sociable prônant la morale *nietzschéenne* ne peut être qu'un salopard ; elle n'est noble que chez ceux qui, comme *Nietzsche* lui-même, sont et se sentent infiniment seuls et faibles.

Le même besoin de pitié et de noblesse me taraude ; mais si la noblesse reste naturelle même au milieu des goujats, la pitié, parmi les repus, devient tout artificielle. *Il n'y a pas besoin de miséricorde là où il n'y a point de misère* - St-Augustin - *Non opus est misericordia, ubi nulla est miseria*.

On prêche la générosité et la noblesse - on se retrouve dans une tyrannie, une grisaille, un règne des sots pérorants. On se fie à l'inclémence et à la bassesse - on débouche sur la liberté, la monotonie, le règne des sots agissants.

L'optimisme encourage les consciences tranquilles, ce séjour de tant de bassesses ; le pessimisme nous conduit à la honte, cette antichambre de la hauteur.

L'un des auteurs les plus plébéiens est Proust : on remplace, chez lui, le mot duchesse par caissière, dîner - par beuverie, souffrance - par gueule de bois, pensée - par rigolade, et l'on peut laisser le reste en place, aussi cohérent que vulgaire. Le taux de goujats est le même dans les hôtels particuliers et dans les chaumières ; ce n'est pas la possession, mais la hantise ou la prière, qui adoubent l'aristocrate ;

seul, dans son château en Espagne, ou invitant ses glorieux ancêtres, de sang ou de verbe, dans ses ruines. Ahurissant, le nombre et la qualité des dupes que ce cornichon emberlificota : *Proust : la qualité aristocratique de ses sensations* – Levinas.

Proust est sirupeux et écœurant, Nabokov est mélodieux et souriant ; des minauderies d'un fat et des polissonneries d'aristocrate, un snob parfumé et un agoraphobe confirmé – Nabokov se moquait de nous, en reconnaissant chez Proust une plume sœur. Le seul point commun - l'absence d'invectives – ne les rend nullement proches.

L'humanisme prêchait un homme, capable de compassion, de rêve, de beauté ; aujourd'hui, on apprécie la cohérence, le financement, l'écologie – ces traits du robot, régnant déjà dans tant de têtes déshumanisées.

Celui qui vit de slogans ou d'indignations communes n'est qu'un mutin. La révolution ne mûrit ni dans l'expérience ni dans la réflexion, mais dans la poitrine. Dans le regard de rêveur et non pas dans les yeux de lecteur. La raison de mutin peut se muer en esprit de bourreau ; l'âme de révolutionnaire restera fidèle à la révolution, quelles que soient les débâcles et les désillusions. *Les révolutionnaires vivent et meurent de métaphores* – R.Debray.

Que vaut un humain ? Commençons par constater que les généraux, les argentiers, les techniciens, avec leurs férocité, vénalité ou banalité, constituent la lie de la société. Enchaînons par reconnaître qu'en intelligence logique l'humain sera bientôt dépassé par l'ordinateur,

comme, en force physique, il fut dépassé par les machines. L'humain vaut par la richesse, la beauté et la noblesse des émotions, que son talent sut vivre, peindre ou inspirer. Et vous conviendrez avec moi, que l'humain le plus digne de notre admiration est - la femme ! Au lieu de l'entraîner dans leur morne marche, les hommes devraient la laisser se vouer à la danse.

Est intellectuel celui qui préfère l'image à l'idée, l'attouchement à la saisie, l'étonnement à la certitude, la caresse à la possession. Bref, il doit être érotomane ! *Toute vie intellectuelle est la plus subtile floraison, due aux racines érotiques de tout vivant, elle est une sexualité sublimée* - L.Salomé - *Das gesamte Geistesleben ist ins Feinste umgeformte Blüte aus der großen geschlechtlich bedingten Wurzel alles Daseins, - sublimierte Geschlechtlichkeit*.

Le mode discursif, c'est de la transpiration entretenue ; l'inspiration n'est attendue que par l'aphoriste ou le poète. Ton attente déçue, le renversement te menace : *Quand s'en va l'inspiration, arrive la dissertation* - R.Debray. L'inspiration s'arrête à l'incitation et ne va pas plus loin que les incipits.

Pour défendre la liberté du Beau, Nietzsche lui sacrifie la valeur du Bien ; par souci de la liberté de l'Esprit, Valéry oublie la valeur du Beau : *La malheureuse valeur <u>esprit</u> ne cesse guère de baisser*. Involontairement, par des justifications psychologiques ou économiques, ils contribuèrent à l'extinction des cœurs et des âmes, et à la domination des esprits pratiques, rigoureux et bas.

Les imbéciles ne connaissent ni une joie débordante ni un noble chagrin. *La gaîté ne peut être excessive, mais est toujours bonne ; la mélancolie, au contraire, est toujours mauvaise* - Spinoza - *Hilaritas excessum habere nequit, sed semper bona est ; et contra melancholia semper mala*.

Voici ce que vise un professeur de philosophie, ex-Ministre : *Dénoncer le narcissisme des personnes et les dangers d'un règne de l'émotion* ! Ces écolâtres, auraient-ils donc une âme ? Il faut en avoir une pour se réjouir de la beauté du monde, rien qu'en s'admirant, ou pour y laisser régner la musique de l'émotion. Mais le robot sans âme nous cerne…

La consolation – l'enthousiasme de la faiblesse ; le cynisme – l'enthousiasme de la force.

Souffrir, c'est savoir le meilleur et le plus pur de nous-mêmes - inutile. Les ennuis surclassèrent la souffrance en capacité mobilisatrice.

La médiocrité des jouissances et des peines, dans les cœurs des hommes, explique l'extinction des âmes mieux que l'invasion des esprits par le robot.

La meilleure intelligence s'exprime par l'admiration qu'elle porte aux sentiments ; le sot a raison de mépriser l'intelligence ou de vouloir s'en passer, puisqu'elle est, chez lui, pitoyable.

L'artiste doit et peut mettre l'esthétique au-dessus de l'éthique (Nietzsche et son dédain de la pitié) ; le goujat veut et sait faire

l'inverse (Spinoza s'acharnant contre la tristesse, ou Hegel dénonçant les *belles âmes*, Proust se moquant de l'intelligence).

Les sentiments ne sont jamais profonds, la profondeur étant la faculté de voir plus loin, tandis que les sentiments sont aveugles. Le seul lieu, où ils sont à l'aise, c'est la hauteur, la noblesse. Qu'ils soient vils ou purs, c'est la musique et non pas le discours qui les traduit fidèlement.

Europe - Russie

L'intellectuel européen préfère les sens uniques, il est tout entier dans le déchiffrage du réel. Le Russe l'alterne avec la poétisation du réel : sa dramatisation ou son idéalisation. Le trafic est si dense dans le premier sens, tandis que dans le second la fréquentation tarit.

L'intellectuel européen - un partisan de la justice, orgueilleux, au cœur de la société ; l'intellectuel russe - un juste, humble et marginal. Le premier déniche des abus et formule des propositions de lois ; le second se lamente de l'imperfection humaine et avale son amertume. Lycurgue ou Socrate.

Le philistin et le philosophe allemands, le syndicaliste et l'intellectuel français, vivent dans le même milieu, avec la même vision du bon, du beau, du vrai ; aucun d'eux ne se considère vaincu ou dominé. L'escroc et le poète russes n'ont pas grand-chose de commun, et le premier écrase le second : *Ce pays avait tout pour devenir un paradis de l'esprit, mais il devint un enfer grisâtre* – Brodsky - *Страна обладала задатками духовного рая, а стала адом серости*.

L'intellectuel russe forme sa sensibilité autour de la pitié, et l'intellectuel européen forme sa raison avec l'outil de l'ironie. Leur symbiose serait un sentimental, ayant pitié de l'homme, mais ne la déployant que dans la solitude, ironique et résignée.

Pour qualifier une attitude face au pouvoir, seuls les Russes continuent encore à employer le verbe *aimer* (aimer le Tsar, le Petit Père des peuples, le Président). *Contrairement à l'intelligentsia, l'intellectuel peut aussi bien aimer que ne pas aimer le pouvoir en place* – Kontchalovsky - *Отличие интеллигентства от интеллектуала : интеллектуал может любить свою власть, а может и не любить*. On ne peut aimer ou haïr un Code, un mode d'emploi, une réglementation, on les rédige, contrôle, applique. Mais le Russe veut partout mettre de l'âme, ce qui la rend universelle et introuvable.

La philosophie, en Angleterre - anatomie intellectuelle, en Allemagne - physiologie spirituelle, en France - hygiène mentale, en Russie - pathologie vitale.

Tout particularisme n'est qu'incapacité d'accéder à un langage plus vaste. La vraie opposition, dans le débat intellectuel, n'est pas entre l'universel et le particulier, mais entre l'universel palpitant et l'universel mécanique. Le Grec et le Français penchent pour la mécanique, et l'harmonie finale est au rendez-vous. L'Allemand et le Russe tendent vers la palpitation, et de terribles déchirures aboutissent au gauchissement de leurs édifices. Pour que la maison commune soit agréable à vivre, il ne faut ni monter au plafond, ni taper de la tête contre les murs, ni s'extasier devant des ruines laraires : en communauté, il faut garder la paix moutonnière ou robotique.

Aux intellectuels russes, la liberté coupa le souffle et les ailes ; seraient-ils, la-dessus, proches de leur peuple ? - *Le troupeau ne sait*

quoi faire des bienfaits de la liberté – Pouchkine - *К чему стадам дары свободы*. Toutefois, quand on voit la nullité artistique de l'Allemagne américanisée d'aujourd'hui, on comprend, que même ceux qui *savent* quoi en faire plongent dans une grisaille, grossière et insipide, s'ils laissent la mécanique envahir l'organique.

Les politiciens et les scientifiques sont tournés vers les problèmes ; les intellectuels se vautrent dans les mystères, et le badaud se contente des solutions. L'écrivain russe veut se mettre à côté des scientifiques ; ainsi, Dostoïevsky et Tolstoï sont obsédés par des problèmes, mais le premier les projette sur le mystère de l'homme, et le second – sur les solutions des hommes, le premier voit le ciel mystique dégringolant par terre, le second veut élever au ciel la terre des solutions.

L'intellectuel russe parle de son peuple, l'allemand - de ses poètes, l'américain - de son gouvernement, le français - de soi-même. Peu importe le ton - compati ou maugréant.

Pour appartenir à l'intelligentsia russe, il faut errer dans les impasses de la conscience-honte ; pour être intellectuel européen, il faut ne pas dévier de la conscience-lucidité.

On a raison de dater la naissance de l'intellectuel français à partir de l'affaire Dreyfus (ou même de celle de Calas) ; depuis, il garde intact le foyer principal de ses soucis – le fait divers. L'intellectuel russe est né avec le sens aigu de la souffrance, abstraite ou charnelle, sentimentale ou sociale, fiduciaire ou dogmatique ; ce souci ayant disparu, on peut annoncer, aujourd'hui, l'extinction de l'intellectuel en Russie.

À l'inverse de l'Europe, l'intellectuel russe n'a presque rien en commun avec ses compatriotes, acteurs économiques. Contrairement à son homologue européen, toujours au contact des contribuables, il ne devrait pas du tout être éclaboussé par une dénonciation quelconque de la vilenie sociale de son pays.

D'une manière inexplicable, et peut-être complètement aléatoire, les deux thèmes principaux d'une bonne philosophie – la consolation et le langage – correspondent aux deux traits nationaux russes les plus saillants et touchant davantage le moujik que l'aristocrate ou l'intellectuel. Le besoin de consolation perce dans leurs appels à la pitié, à la compassion et surtout dans la vision du Christ-Paraclet, du Consolateur, plus que du Sauveur, comme dans l'Occident. Enfin, la richesse phonétique, morphologique, syntaxique du russe munit cette langue d'une liberté phénoménale. Le discours dans les langues romano-germaniques renvoie, immédiatement, aux représentations conceptuelles sous-jacentes, tandis que le discours russe traduit, avant tout, les états d'âme, le degré d'ironie ou de perplexité, l'intensité des désirs ou des espérances. Et c'est la raison principale du succès de la littérature russe.

L'art aristocratique français est le plus délicat du monde ; l'art bourgeois – le plus vulgaire. En Russie, l'art aristocratique est rare – Pouchkine, Tourgueniev, Nabokov – et il est ironique ou romantique ; et l'art bourgeois y est destiné aux boutiquiers ou aux moujiks. Les intellectuels français se mêlent de politique, pour en dénoncer des failles législatives ; l'intelligentsia russe s'y intéresse également, mais

pour plaindre la misère des humbles ou pour stigmatiser leur passivité.

L'intellectuel russe n'est rien d'autre qu'un prolétaire de l'esprit déraciné, sans sol ni source, un demi-esprit porté par tous les vents de l'Europe – Dostoïevsky - *Интеллигентный русский есть не что иное, как умственный пролетарий, нечто без земли под собою, без почвы и начала, межеумок, носимый всеми ветрами Европы*. Subir tous les courants avec la même docilité s'appelle peut-être universalité. Tenir à la voile tendue, quel que soit le cap, quel que soit le capitaine.

La Russie, c'est un rébus enveloppé de mystères au sein d'une énigme – W.Churchill - *Russia – a riddle wrapped in a mystery inside an enigma*. Comment ne pas le comprendre, quand on sait, que *l'Anglais ne présente d'énigmes à personne et ne porte en lui aucun problème* – O.Spengler - *Ein Engländer gibt niemandem Rätsel auf und hat keine Probleme in sich*. tandis que *le mystère inépuisable de la russité ne peut se fonder que sur un rappel intellectuel, originaire, de l'abîme de l'Être* – Heidegger - *Das unerschlossene Geheimnis des Russentums kann nur durch ein ursprüngliches, denkerisches Ersagen des Abgrunds des Seyns gegründet werden*. Le Russe s'entête à consolider ses serrures, là où les autres réfléchissent sur l'efficacité des clés. Souci de fermetures ou joie d'ouvertures.

L'inspiration n'est pas la matière - de rêves ou de sensations - qu'il s'agirait de simplement noter. Elle n'est pas la forme, non plus, - le style ou le ton - à imprimer à tout fond, se trouvant sous la main. Elle n'est que l'organe furtif, qui se met à créer ex nihilo, dans un langage,

qui, même à l'auteur, paraît être, au début, incompréhensible. Si le premier à comprendre ce message est l'esprit, on a à faire avec une intuition intellectuelle ; et si c'est l'âme, alors c'est une révélation aux initiés.

Prendre fait et cause du faible, au nom des valeurs du fort, - telle est l'attitude confortable des intellectuels d'aujourd'hui à indignation facile. Je suis pour le noble, à résignation difficile, et qui est toujours un faible et qui méprise la morale du fort.

L'hypothèse inverse : et si les Virgile ne pouvaient surgir que sous les César (de sceptre ou d'ambition), et jamais - sous un régime parlementaire ? L'extinction de l'intellectuel universaliste, dans des sociétés dirigées par des cornichons d'avocats, y trouverait sa justification. Et ma tristesse passagère tournerait en deuil définitif.

Plus le système de sélection sociale est rigoureux, plus le hasard est roi et plus vénéré est le culte du mérite. *Travailler dur, saisir l'occasion, gérer l'implantation* - le même discours chez les épiciers, les industriels, les intellectuels. Tandis que leurs triomphes se réduisent, la plupart du temps, à *se trouver au bon moment au bon endroit*. Et moi, adepte des *lieux et temps imprévisibles* - Lucrèce - *incerto tempore, incertisque locis* - j'en suis un raté tout désigné.

Devant l'échec de tous les maximalismes, l'intellectuel tente de se réfugier dans des positions minimales. Il aurait dû plutôt soit ne pas prendre position du tout, soit trouver de la beauté dans des ruines, soit

de la vétusté - dans ce qui rutile. Mais les dispositifs du rebelle sont si voyants, et invisible - la pose du résigné.

Le rêve de l'intellectuel européen - qu'on le déclare dangereux, qu'on cherche à le mettre au pas, qu'on le marque du sceau d'infamie, qu'on l'embastille, qu'on le déclare honni et ennemi public. Et il envie B.Russell, dont l'œuvre fut déclarée par la Cour Suprême américaine : *lubrique, salace, libidineuse, lascive, érotomane, aphrodisiaque, irrévérencieuse, dépourvue de toute fibre morale* (*lecherous, salacious, libidinous, lustful, erotomaniac, aphrodisiac, irreverent, bereft of moral fibre*).

Ce n'est pas à cause d'un prétendu gouffre grandissant entre la *vie réelle* et les intellectuels, que ceux-ci disparaîtront de la scène. C'est, au contraire, à cause de leur fusion journalistique avec la vie réduite aux statistiques. Ce gouffre béni aura existé pendant 250 ans, mais des pelletées des Balzac, Dickens, Hugo, Tolstoï, Sartre l'ont comblé malgré quelques sapes des Flaubert, Nietzsche, Valéry. Jadis, on confondrait l'intellectuel avec le vagabond (c'est à dire *extra-vagant* – celui qui vagabonde hors la vie) ; aujourd'hui, il est indiscernable d'avec le garagiste.

La liberté, tout en étant une notion sans épaisseur, présente tout de même un certain intérêt en tant qu'une intersection assez équilibrée entre le bon, le beau et le vrai. Mais autant les dimensions éthique et esthétique sont assez claires, la dimension intellectuelle est source d'ambigüités : la liberté n'y est pas une franche indépendance, mais la lucidité de ses profonds emprunts et de ses originalités hautes.

Mon acharnement contre les forts (et le robot, son aboutissement) parachève (?) une longue, et assez stérile, tradition française, où la cible fut : les scolastiques, (Descartes), les cléricaux (Voltaire), les gentilshommes (Rousseau), les bourgeois (Flaubert), les intellectuels (mes contemporains). Hélas, vitupérer les zombies - Dieu, le peuple, l'ignorance - est un exercice sans grâce.

La question de société, qui est occultée par tous, tout en étant à l'origine de toutes les chamailleries, est : quelle doit être la récompense de la force (musculaire, intellectuelle, monétaire) ? La réponse, presque unique et presque unanime, est - l'argent. On te range d'après ce que tu manges. Nos footballeurs, nos penseurs, nos banquiers exercent de plus en plus le même métier - ce sont des faiseurs d'argent. Sans cette récompense, les déserts de la pensée, aménagés aujourd'hui en sinécures, retrouveraient le béni inconfort des cavernes.

La France reste le dernier pays au monde, où l'intellectuel intervienne dans les affaires politiques, en osant même sortir parfois de la thématique fiscale. *La France est un trop noble pays, pour se soumettre à la puissance matérielle* – Napoléon. Le dernier à y avoir cru, fut le Général de Gaulle. Mais les capitaines d'industrie, qui désormais nous gouvernent, se moquent des états d'âme des généraux.

La noblesse est une question du goût : chez le dernier des goujats français je trouve des traces d'une noblesse ; la mentalité des lords britanniques n'est que de la goujaterie.

Un silence écrasant, étouffant, répugnant, ce silence des politiciens ou des intellectuels d'aujourd'hui sur ce que le monde devrait être ; le déferlement du réel, c'est à dire du marchand, dans toutes les sphères, où, jadis, se croisaient des idées, des utopies ou des rêves ; à la mort du poète, les jurés moutonniers interprétèrent correctement son testament, en léguant tous ses biens au robot.

Celui qui veut défendre le faible est systématiquement conduit, pour des raisons idéologiques ou psychiques, à n'user que du sérieux et des slogans ; l'ironie et l'aphorisme, leurs contre-parties intellectuelles, tombent entre les mains des *droitiers* (voyez nos Balkaniques, Cioran et Axelos). Le seul moyen de briser cette injustice est, hélas, de pratiquer le cynisme.

Type de rebelle, dans un style type, vu par un intellectuel type (Sollers) : *Il aime Louis XV, exècre Napoléon. Il ne veut connaître que l'Allemagne maritime. Rien de plus loin de lui que la Russie. En revanche, New York lui plaît, la Chine l'intrigue. La Californie lui envie son arrière-pays. Il est sec, secret, lucide. Farouchement individualiste, il déserte volontiers les collectivités. Bref, ce sera toujours un frondeur*. Que les tyrans tremblent devant cet émeutier ! - vous avez compris, il s'agit des marchands de vin de la ville de Bordeaux. La frontière du goût coïncidant avec celle de la réussite commerciale.

Toute idée noble n'attire que des incapables ou des inutiles, qui finissent par s'appuyer sur une tyrannie quelconque, intellectuelle ou

politique, car dans un débat libre, c'est-à-dire se référant à la réalité marchande, ils n'ont aucune chance de s'imposer.

L'intellectuel européen joint sa voix à la dénonciation générale des marchands d'illusions. Dont profitent les marchands tout court.

L'intellectuel européen rêve d'un mouvement social, qui incarnerait ses idées Et il pense servir la vérité. L'idée n'est intellectuelle que si elle renonce à son incarnation et se contente de réveiller des consciences. L'ingénieur ou l'épicier servent certainement mieux la vérité que l'intellectuel. L'intellectuel est celui qui est sensible à la hauteur des vérités et aux roueries des mensonges : *Nous, entachés de poésie, maraudons de chétifs mensonges sur des ruines* - Chateaubriand - comment s'appelle le mensonge des véridiques ruines ? - château en Espagne !

La chute du communisme explique la disparition de l'humanisme du cercle des sujets intellectuels ; la haute essence de l'homme est sacrifiée à sa basse existence. Et dire, que pour Marx, *le communisme est la vraie solution de la lutte entre existence et essence* - *Kommunismus, die wahre Auflösung des Streits zwischen Existenz und Wesen*.

Trois sortes de libertés qu'on exerce hors de soi : la politique, l'intellectuelle, l'économique. La société robotique assure parfaitement la première ; l'instinct moutonnier rend invisible et inaccessible la deuxième ; la troisième est la seule qui mérite encore de la

considération, mais seuls les Scandinaves, pour qui la liberté, c'est l'égalité matérielle, s'en rendent déjà compte.

Dans une tyrannie, plus on monte sur l'échelle du pouvoir, plus vilains sont ses détenteurs ; dans une démocratie, c'est l'inverse. Jadis, c'est la tyrannie qui fut la norme : *L'homme privilégié, soit politiquement soit économiquement, est un homme intellectuellement et moralement dépravé* – Bakounine - *Человек, политически или экономически привилегированный, есть человек развращённый интеллектуально и морально*.

Le pain pour moi - une question matérielle. *Le pain pour les autres - une question spirituelle* – Berdiaev - *Хлеб для меня - материальный вопрос, хлеб для других духовный*. Et, en toute logique, on s'occupe de son pain, en jouant des coudes, et du pain pour les autres, en pérorant aux assemblées. D'où une devise d'intellectuel : *Vis pour les autres, si tu veux vivre pour toi-même* – Sénèque - *Alteri vivas oportet, si vis tibi vivere*. L'aristocrate fait mieux : *fais pour les autres, sois pour toi-même*.

En 1789, le curé, écrasé par l'aristocrate, incrédule et frivole, et par le sans-culotte, crédule mais envieux, fut réduit au prestige des clowns ou des cracheurs de feu ; aujourd'hui, aussi bien le scientifique, obsédé par l'impôt et l'écologie, que le contribuable, accroché au stade et à la vitamine, méprisent l'intellectuel, qui finit dans une stature d'idiot du village ou de parasite de la société.

Les attributs des empereurs et des saints, dans la très républicaine Académie Française. Ceux des agriculteurs et des marchands, à la Chambre des Lords. L'aimable hypocrisie, productrice du kitsch.

Avant la Renaissance, les faits étant horribles, le combat intellectuel consistait à opposer des idées abstraites à d'autres idées abstraites ; ensuite, on s'est mis à prévoir des faits nouveaux, découlant de certaines idées, ce fut la lutte entre les faits abstraits et les idées concrètes, jusqu'à la chute du Mur de Berlin ; enfin, toutes les idées promises étant compromises, le seul débat met désormais en lice des faits concrets contre d'autres faits concrets – c'est l'ennui de notre époque.

Entre deux guerres mondiales, quels débats passionnés, entre intellectuels, pour savoir laquelle des deux grandes cultures, la française ou la germanique, allait périr, pour que triomphe l'autre. On connaît le résultat : la pitoyable culture américaine de robots dévitalisa l'Europe occidentale, et l'horrible civilisation russe d'esclaves souilla l'Europe orientale.

L'une des sottes joies des intellectuels français (et dont je me laisse parfois contaminer), ce sont ces innombrables palindromes mécano-syntaxiques, comme, par exemple : *l'histoire n'est pas raisonnable* (ce qui est juste), c'est *la raison qui est historique* (ce qui est bête). Qu'importe qu'*histoire* n'a presque rien à voir avec *historique* ni *raison* avec *raisonnable*.

Est esclave celui qui ne voit pas ce que la liberté, même seulement extérieure, apporte à son âme. *On est esclave à cause de son âme d'esclave, inaccessible aux émois de la liberté. L'aristocrate est un homme aspirant à la beauté et à la liberté intérieure de son esprit* – A.Lossev - *Раб, потому что у него рабская душа, и недоступны ему переживания свободы. Аристократ есть внутренне духовно-свободный и прекрасный человек*. Aujourd'hui, c'est par des qualités de son âme qu'on devient aristocrate, et combien d'esclaves s'enorgueillissent d'un puissant esprit ! L'aristocrate est celui dont l'esprit, en se recueillant, devient âme, et dont l'âme maîtrisée devient esprit. L'âme n'a qu'une seule facette - l'humaine (l'âme intellectuelle d'Aristote) ; l'âme végétale ou animale (nutritive ou sensitive) est une aberration d'un esprit robotisé.

Il est facile de comprendre l'Européen, compagnon de route des bolcheviques, qui salue la férocité du NKVD : des révolutionnaires, qui, pour la première fois dans l'histoire des hommes, ne cherchent que le bonheur, l'égalité et la fraternité, démasquent des ennemis, qui seraient donc contre toutes ces béatitudes, - comment avoir de la pitié pour de tels monstres ? Et cet intellectuel européen n'avait pas la curiosité de se pencher sur des détails, tels que le fait que la plupart de ces ennemis furent des moujiks dépressifs ou les derniers des nobles inoffensifs.

La prochaine secousse que la Russie prépare au monde sera l'apparition du premier marchand honnête, policé et efficace. Aucun pays ne pourra se mesurer avec cette unique combinaison des ressources naturelles, intellectuelles et … financières. La barbarie du

boutiquier est aujourd'hui la première embûche de la normalisation russe.

Le plus humaniste des messages, celui de Tchékhov : la compassion et la langueur vous étreignent, sans que les affaiblisse une interrogation sur la crédibilité intellectuelle ou sociale de ses héros perdus et impossibles. Qui nous déshumanise le plus ? - les sociologues et philosophes, rigoureux et raseurs. Pour comprendre Tchékhov, il faut se dire, que, s'il écrivait aujourd'hui, sa pitié, sa tristesse et son lyrisme trouveraient autant, sinon davantage, de matière.

D'après l'intensité, la sincérité et les penchants de son tempérament, dans quelles autres filières aurait pu s'exercer un intellectuel, qui se préoccupe aujourd'hui, politiquement, des faibles ? En Russie, il serait moine, bombiste ou poète ; en Europe - banquier, représentant en transistors ou promoteur immobilier.

Les *touristo-trotskistes*, convertis en journalistes, rejoignirent la-dessus d'autres germanopratins ; c'est à la télévision qu'ils puisent toutes leurs connaissances de la Russie et non plus dans Tolstoï ou Dostoïevsky. Tout Français, légèrement au courant du souffle de ceux-ci, a de la compassion, et par-là de la compréhension, pour leur malheureuse patrie. Mais comment écouter aujourd'hui ce pays, sans porte-parole, sans voix organique et se permettant le luxe criminel de dédaigner la voix d'un Soljénitsyne ? Tant de haine biologique anime les nouveaux intellectuels français de gauche.

L'intellectuel européen écrit des romans, ses homologues américain et russe se vouent à la physique. *Cinq Européens sur dix sont des intellectuels. Ce genre d'intellectuels non intégrés n'existe pas aux USA ni en URSS* – A.Moravia - *Cinque Europei su dieci sono degli intellettuali. Questo genere di intellettuali non integrati non esiste negli Usa e nell'Urss*. Il est vrai qu'à la place de ce vaste troupeau, on trouve des cohortes de robots, en Amérique, et des hordes de falots, en Russie.

Depuis le retour de la Crimée en Russie, une russophobie héréditaire, viscérale, primitive déferle sur la scène publique en Europe, ce qui pousse tout Européen indépendant à chercher des excuses au régime pourri russe. Le même aveuglement frappait les intellectuels européens après la Révolution russe, mais à l'époque le pays, au moins, fut dirigé par quelques rêveurs, cultivés et désintéressés, tandis qu'aujourd'hui il l'est par des analphabètes et prévaricateurs.

La Révolution russe fut bien une révolution du peuple, anti-démocratique, tandis que la classe éduquée était attachée à la liberté. *La Révolution donna libre cours aux instincts bestiaux et rejeta toutes les forces intellectuelles de la démocratie* – Gorky - *Революция дала простор зверским инстинктам, отбросила в сторону все интеллектуальные силы демократии*.

Une poignée d'intellectuels essaya de raccrocher la Russie post-communiste à l'Europe démocratique ; la liberté ne réveilla que des bandits, qui finirent par se hisser au pouvoir. L'Europe horrifiée recula devant un intrus inconvenant. Celui-ci, dépité, s'auto-proclama *anti-*

globaliste, sans comprendre, que la démocratie n'est qu'un minuscule îlot exceptionnel, au milieu de l'océan des tyrannies majoritaires, globalisantes À l'élite mondiale, il préféra la meute, la bande, la mafia claniques.

Le XIX-me siècle russe : *La lutte entre les intellectuels et l'absolutisme, en présence du peuple silencieux* – Camus. Le XX-me : la lutte entre le peuple et l'absolutisme, en présence des intellectuels expirants. Le XXI-me : l'absence d'absolutisme et d'intellectuels, en présence d'un peuple bavard, haineux et sauvage.

L'orgie, la forme la plus commune pour l'expression de l'âme russe : l'ivresse, la pénitence, l'annihilation, l'oubli, l'hyperbole morale, intellectuelle, comportementale, la haine du culturellement évolué, la passion pour le naturellement originaire.

Les seuls états civils de l'époque tsariste, qu'on ne retrouve plus dans la Russie du XXI-me siècle, ce sont des aristocrates fainéants et des intellectuels européanisés. La plus grande nouveauté, ce sont des voyous et des bandits au pouvoir. En revanche, les fonctionnaires véreux possèdent toujours les mêmes traits héréditaires. Comme, d'ailleurs, les popes arrogants : *La hiérarchie des mitres est comme des mites parasites sur la conscience en haillons d'un vaurien orthodoxe russe* – Klioutchevsky - *Клобучная иерархия - тунеядная моль тряпичной совести русского православного слюнтяя*.

Comprendre la place de son peuple, dans le concert des nations, est la première qualité d'un chef d'État et celle, qui le rapproche le mieux

de ses sujets ; le seul souverain vraiment russe fut *Pierre le Grand*. La Russie naquit sous la hache des brigands normands ; elle agonise, aujourd'hui, sous les matraques, poisons et larcins des voyous apatrides.

La Russie, c'est le pays, où les hommes sont des hommes solitaires, dont chacun porte un monde en soi, chacun plein d'obscurité, plein de lointain, d'incertitude et d'espérance – Rilke - *Rußland - das Land, wo die Menschen einsame Menschen sind, jeder mit einer Welt in sich, jeder voll Dunkelheit, voll Ferne, Ungewißheit und Hoffnung*. Comment le boutiquier, homme de troupeau, plein de clarté, d'à ras de certitudes et de calculs, peut-il ne pas porter une haine inextinguible à un tel monde ? Hélas, ce monde n'est plus : exterminés - l'aristocrate qui le défendait, l'intellectuel qui le justifiait et le péquenaud qui le vivait.

L'incapacité russe de séparer l'homme - de l'artiste, le sentiment - de l'œuvre d'art. Tous n'ont pas assez de perspicacité pour dégager la pensée artistique du flux moralisateur. *Impuissance des Russes à penser, et leur manie éternelle de la morale : c'est en quoi ils sont une ressource pour le genre humain* - A.Suarès.

Je ne veux pas n'être qu'une feuille d'un arbre, qu'il soit intellectuel, national ou fraternel. *J'ai besoin qu'on garde à mon arbre la culture qui lui permit de me porter si haut, moi faible petite feuille* – M.Barrès. Mon arbre résulte d'une unification avec des arbres proches, mais mes inconnues, je peux et dois les garder aussi bien dans les racines que dans les ombres.

L'immobilité solitaire exige plus d'efforts et interpelle davantage ma liberté que tout mouvement, où l'inertie coopérative fera de moi un pantin solidaire. *Pour l'intellectuel, une franche solitude est le seul cadre, où il puisse encore faire acte de solidarité* – Th.Adorno - *Für den Intellektuellen ist unverbrüchliche Einsamkeit die einzige Gestalt, in der er Solidarität zu bewähren vermag* - la fraternité se conçoit dans la solitude et s'avorte dans la multitude.

La confrérie des intellos européens ne suscite pas plus d'inquiétude que le syndicat d'épiciers (le charlatanesque Nolain, auréolé de quatre excommunications, le rocambolesque Th.More, béatifié et par le Vatican et par le Kremlin, sont jalousés pour leurs nimbes, qu'on refuse au *conformisme* montanien). Il faut admettre que ce sont bien les meilleurs qui régentent la Cité - un très fâcheux constat pour un fustigeur de métier ou de tempérament. Ceux qui vivent du ressentiment de nains sont rarement capables d'un acquiescement de géants.

La langue de philosophie, c'est le français, comme la langue de poésie, c'est l'allemand. La logomachie française pousse à soigner la sémantique, musicale, du discours ; la logomachie allemande favorise le goût de l'édifice syntaxique structurel. La morphologie indigente du français oblige à créer des concepts avant les mots ; la morphologie allemande invite à créer des mots avant les concepts. Les contraintes vaincues expliquent souvent le succès intellectuel ; c'est pourquoi la meilleure philosophie française est poétique (Pascal ou Valéry) et la meilleure poésie allemande est philosophique (Hölderlin ou Rilke).

Foule

Qu'est-ce qu'une contrainte intellectuelle ? - ne pas toucher aux objets vulgaires, s'en interdire des commentaires, refuser le sérieux, face à l'indéfinissable, n'en admettre qu'un angle poétique ; ne pas s'étendre sur la *nécessité* de la contingence peut avoir eu des *pourquoi* fort différents.

Il devient de plus en plus facile d'orienter sa vie selon une idée, puisque les idées, comme la vie, devinrent algorithmiques, calculables. La meilleure métaphore de ce fonctionnement s'appelle ordinateur. L'intellectuel, ne serait-ce pas celui qui attache à l'idée imaginaire au moins autant de mesure et d'admiration qu'à la vie ? Ou celui qui est capable de produire des images transformables en idées.

La volonté est ardente, et l'intellect – lumineux – Schopenhauer - *Der Wille ist die Wärme, der Intellekt - das Licht*. Nietzsche tenta de renverser cette banalité, en faisant de la volonté un guide et de la vie intellectuelle - une intensité. À l'époque romantique, la volonté fut chargée de rythmes ; à notre époque robotique, elle n'exprime que des algorithmes. Jadis, l'âme se servait de la lumière intellectuelle, pour répandre de belles ombres ; aujourd'hui, les âmes sont paralysées par la grisaille des intellects calculateurs.

Le journalisme devint presque le seul lieu du dialogue des intellectuels, et se médiatiser - un sujet capital. Le livre n'est plus qu'un supplément d'images médiatiques.

L'intellectuel européen prétend apporter du sens aux choses, une naïveté surannée. Le sens naît de la délibération entre l'utilisateur et le propriétaire des choses, délibération se déroulant dans le langage vainqueur, celui d'Hermès. L'intellectuel devrait s'intéresser aux alternatives langagières plutôt que doctrinales.

Le mouton s'occupe de dicter et le robot - de résoudre le problème, et ils appellent cela - la vie (Popper) ! La vie est union des trois dons : don philosophique, pour dégager du mystère - des problèmes, don intellectuel, pour apporter au problème - une solution, don poétique, pour deviner derrière la solution - une nouvelle source mystérieuse. Dans ce cycle, le mystère reste intacte, c'est cela l'éternel retour.

L'intellectuel européen se définit comme manipulateur de concepts ; il ne comprend pas que le dernier plouc en manie autant que lui ; c'est la proximité avec le bon, le beau et le vrai, qui devrait en discriminer, la proximité, qui viendrait de l'écoute et non pas de l'acte ; qui a une bonne écoute, a un bon écrit ; l'écrire est le défi du faire et le contraire du dire.

Signe de disparition des intellectuels de la scène publique : les combats et les débats d'idées ne débouchent plus sur les ébats de mots.

Dès que l'amuseur public a plus de temps d'antenne que l'intellectuel, celui-ci crie à l'Apocalypse de la culture. Notre époque, infantile ? Où vont-ils chercher ça ? Jamais l'humanité n'était aussi abominablement adulte. Et le progrès évident de la tolérance ne fait qu'élargir la porte de l'étable commune. La barbarie moderne, si elle existe, n'est perceptible que dans la mécanique, qui gouverne sans partage, pour la première fois de l'Histoire, tous les cerveaux, qu'ils soient infantiles, académiques ou rebelles.

Imaginez Platon, se cramponnant à sa cire et à son stylet et brocardant l'infamie technocratique des inventeurs du papier (comme Chateaubriand et Vigny maudissant la locomotive à vapeur) - c'est pourtant ce que font nos intellectuels geignards et aigris, face à la joyeuse avancée du gai savoir des ordinateurs. L'affreux *Gestell* de Heidegger n'est pas en salle-machine, il s'incruste dans vos circuits mentaux sans courant de rêve ! Le triomphe du robot, chez les hommes, n'est ni extérieur ni technique, mais intérieur et psychique. Moi, charlatan de mon étoile, dois-je m'effaroucher, puisqu'on se met à explorer les astres ?

Les hommes perdirent la vue de leur propre vie, débouchant, inexorablement, sur une détresse. C'est l'une des raisons de l'extinction de la philosophie, qui fut toujours un exercice de consolation ; aujourd'hui, elle ne sert que de décor *intellectuel* des concours administratifs.

L'aboutissement moderne des idéaux antiques : le stoïcien - homme d'affaires ou écolâtre, le cynique - juriste ou journaliste, l'épicurien -

politicien ou artisticule, le sceptique - homme de la rue. Le romantisme aristocratique des Goethe, Byron, Chateaubriand, Leopardi, Lermontov ne fut qu'une parenthèse anti-antique, vite barrée des chroniques intellectuelles. Et en admirant *passivement* Nietzsche, Ortega ou Cioran, je me sens écœuré en compagnie de leurs admirateurs actifs.

À l'âge classique, les regards des sages se nourrissaient des figures de l'Antiquité, des faits du Moyen-Âge, des œuvres de la Renaissance. La seule nourriture de l'intellectuel d'aujourd'hui, ce sont les faits divers, judiciaires, sociaux ou administratifs, datant de semaine-mois-année qui précède son apparition à la télévision.

Dans le domaine social, matérialiste, tout est robotisable ; dans le domaine intellectuel, idéaliste, tout est divin, puisque humain. Les adeptes du premier cherchent à *comprendre la vérité* – tâche du futur robot ; ceux du second veulent *juger selon les valeurs* - tâche artistique et narcissique.

Le nombre des contemporains, admirateurs des belles plumes, est le même, aujourd'hui, qu'aux époques d'Homère, de Shakespeare, de Nietzsche, de Valéry. C'est le nombre des candidats et, surtout, les critères d'excellence qui changèrent : le marchand, le footballeur, le chanteur, le journaliste évincèrent le poète, le philosophe, l'intellectuel.

J'entends partout l'intellectuel européen geindre - il aurait perdu tout son prestige et toute son influence. De tous les temps, les riches

dictaient le goût dans l'art, et notre époque n'est nullement exceptionnelle. C'est l'embarras du choix qui dévia le goût des princes de l'argent. Les Michel-Ange, Mozart ou Nietzsche, purent s'imposer face à une poignée de concurrents ; mais aujourd'hui, ceux qui se présentent comme artistes ou penseurs sont légion, et c'est la mode, statistique, inertielle, mercantile, c'est-à-dire le hasard, qui désigne le gagnant, qui, de plus en plus, se situe au milieu, c'est-à-dire – dans la médiocrité.

Ce qui me chagrine dans notre époque, ce n'est pas tellement que, dans le débat intellectuel, le sens mécanique domine largement la fantaisie lyrique, mais que ce sens n'ait plus besoin d'aucune fantaisie : les complicités et les adversités s'établissent sans aucun concours des âmes.

Jadis l'Europe avait une âme ; c'est l'agonie de cette Europe-là que je pleure. L'Europe de l'esprit, c'est-à-dire du savoir et de l'intelligence, se porte bien, malgré quelques jérémiades des intellectuels du siècle dernier.

Comment voient-ils leur intellectualisme ? - l'observation et l'expérience, dégageant, patiemment et sans parti pris, des concepts et des lois. Quel caporal, voleur à la tire ou sous-préfet ne souscrirait à cette proclamation de foi intellectuelle ? Qu'ai-je à y faire, avec mon impatience, mon aversion pour les méthodes et les normes, mes partis pris viscéraux ! Je ne repousse pas mes conclusions, je les laisse au lecteur, dans la peau duquel je sais me mettre.

Le culte des façades, dans l'architecture intellectuelle, me devint si insupportable, que je dédiai mon chantier au style béni des ruines.

Ceux qui sont incapables de broder une vision intellectuelle du monde, veulent l'en protéger en invoquant son manteau sacré, cousu de vie réelle et impénétrable à l'abstraction. Et ils l'habillent en paillettes, ignorants qu'ils sont du fait, que l'univers n'est sacré que nu. Un déshabillage conceptuel et artistique annonce plus de promesses chaudes que leurs habits imperméables.

Intellectuel : perversion citadine du rustique philosophe.

Je prône *la contrainte, l'acquiescement, le rêve* ; je lève la tête, je vois l'intellectuel lambda – il est *libre, rebelle, au contact avec la réalité* – je comprends que j'y suis un intrus, un ennemi ou un fantôme.

Où sévissent le tumulte et le désarroi, triomphent les médiocrités ; l'intellectuel ne brille qu'en temps de paix et d'ennui. L'originalité de notre époque somnifère est qu'on invente des turbulences factices, pour le plus grand bien des médiocrités.

Le sang ou la sueur, versés sur des champs de bataille ou sur les chaînes de production, n'inspirent plus la même compassion ou admiration. *Il n'y a que deux noblesses, celle de l'épée et celle du travail ; l'intellectuel est condamné à la platitude de pensée et de cœur* – Proudhon. Aujourd'hui, tout guerrier, comme tout travailleur, n'est que robot, vautré dans une platitude, où toute pensée est pré-programmée et tout cœur - éteint. Mais tu devinas bien la trajectoire de

l'intellectuel : il guette le fait divers et le taux d'imposition, avec autant de ferveur que le journaliste et le comptable, chacun a son affaire de Calas, son *J'accuse* ou son Billancourt désespéré.

Pour la transmission, aussi bien dans l'espace que dans le temps, de tout message intellectuel, deux messageries sont utilisables : l'horizontale et la verticale. La première porte le savoir, les lieux, les dates ; la seconde – la musique, le style, la noblesse. Même les plus ardents des poètes sont projetés aujourd'hui dans une platitude monotone, anonyme, aptère, puisque le seul habitant de la verticalité, l'âme, fait désormais défaut.

Le regard intellectuel sur la vie peut commencer par un *non* éthique ou un *oui* esthétique ; le premier ne peut être que partiel, le second est universel. Le diseur du *non* est un homme du progrès, donc de l'ennui ; le diseur du *oui* est un homme du *même*, de ce qui retourne, éternellement. Mauvais négateur ou bon nihiliste.

Le développement des idées m'ennuie, puisqu'elles sont, le plus souvent, communes, à partager. Je tente de rester en compagnie de ma seule âme, dont les états me servent de matière pour ma musique ou pour ma peinture. *La représentation poétique des états d'âme est plus émouvante que toute analyse purement intellectuelle* – H.Hesse - *Die dichterische Darstellung seelischer Geschehnisse ist ergreifender als jede nur intellektuelle Analyse*.

Quand un individu ne dépasse la foule qu'en étendue intellectuelle, il vit le drame (externe et bien plat) de sa supériorité ou de son mépris ;

mais lorsque un individu se place en hauteur, sans contact immédiat avec la foule, il vit la tragédie (interne et fatale), tragédie du gouffre qui sépare le rêve de son soi inconnu et la réalité de son soi connu. Le poète, hautain et ironique, est toujours plus intelligent que le profond philosophe, idéaliste ou existentialiste.

Il ne suffit pas de reconnaître que *la pensée vaut par l'intensité, par le degré d'ardeur et de noblesse* – H.Hesse - *beim Denken kommt es auf die Intensität, auf den Grad der Wärme und Reinheit an* - car dans l'hystérie indignée, bouillante et orgueilleuse des intellectuels d'aujourd'hui je n'entend qu'un conformisme, monotone et facile, de dénigrement commun. L'intensité ne vaut que par l'originalité, donc par le degré de solitude, révoltée ou résignée.

S'adresser à son soi inconnu, c'est parler devant Dieu, c'est avoir des choses à *se* dire. L'intello parisien est sûr d'avoir beaucoup de choses à dire, mais il ne parle que parce qu'il n'a rien à *se* dire.

Les écrivains intellos geignent : la littérature serait à l'agonie, elle n'intéresserait plus personne. Mais le nombre de ceux qui aiment vraiment une bonne littérature est le même depuis quatre siècles. Ce qui changea, c'est la concurrence avec les autres métiers ; jadis, seuls des aristocrates, des généraux ou des ballerines pouvaient leur contester l'audience, tandis que, aujourd'hui, s'y joignirent des amuseurs publics, des footballeurs ou de hauts fonctionnaires. C'est la jalousie de pitre, et non pas le chagrin d'artiste qui dicte les jérémiades actuelles.

Jamais la culture n'eut tant d'adeptes, mais la reconnaissance par le nombre étant devenue une maladie de tous, y compris des intellos, on hurle à la *tragédie* de la culture, puisque le footballeur, le chanteur, l'amuseur public a une audience plus vaste. Hélas, la culture du salon n'existe plus.

Aujourd'hui, tous les comptables, intellos ou ingénieurs, obsédés par l'appât du succès, s'efforcent à *se dépasser*, comme si le soi avait de nettes frontières, que seuls les faiblards n'oseraient franchir ; ils ne s'aperçoivent pas que l'espace réservé à cette compétition s'appelle platitude. En hauteur, on se sacrifie ou reste fidèle - c'est à dire, on capitule - face à son soi inconnu. *Ce n'est qu'en se dépassant que l'homme est pleinement humain* – Jean-Paul II - mais l'homme est tenté d'être, même par intermittences, surhumain, immuable et intraduisible.

Il faut être très lucide sur la terrible déchéance, sentimentale ou intellectuelle, qui nous guette, pour comprendre ce qu'est une vraie consolation.

L'inévitable purification de la philosophie : on lui retire toute prétention à la vérité, on se moque de son savoir et encore davantage - de son savoir des savoirs, on s'ennuie dans son langage - il ne reste comme objet d'une vraie philosophie que la terreur ou l'enthousiasme de l'homme seul, et qu'un clochard aujourd'hui aborde plus pertinemment que les écolâtres.

L'intello français étant absorbé par la spiritualité du jazz ou de W.Allen, je dois faire appel aux Valaques pour appuyer mon intérêt à Port-Royal ou au salon de madame Geoffrin.

Le robot actuel découle tout droit du rêveur du XVIII-ème siècle ; la poésie se trouve à l'origine de tous les grands courants ; rien de plus instructif que ce parcours - les poètes : Héraclite, Parménide, Pythagore ; les vulgarisateurs : Platon, Épicure ; les professionnels : Aristote, Kant. La taverne, la caverne, la caserne.

La peinture, la musique et la poésie sont mortes, en tant que sondes ou bouquets de l'âme emplumée. Mais jamais elles ne furent aussi sondées et séchées par des cervelles diplômées.

Doxa, idée, preuve, mode d'emploi - la régression de la crédulité est affaire de style. Bientôt, la dernière métaphore sera exposée aux musées, à côté des tableaux, où le visiteur professionnel ricanera, en brandissant ses histogrammes et syllogismes.

Jamais on n'eut autant de *spécialistes professionnels* d'Homère, de St-Augustin ou de Léonard qu'aujourd'hui ; mais dans les tableaux que ceux-là peignent de ceux-ci on ne devine plus ni immortels, ni saints, ni génies, mais des ingénieurs ou managers ; et le peintre, lui-même, est statisticien.

En dehors du gribouillage de leurs monographies argotiques, pour obtenir une chaire universitaire, les philosophes professionnels ne s'intéressent qu'aux faits divers. Déjà, Schopenhauer commençait ses

journées par la lecture de journaux ; aujourd'hui, ils mettent leurs talents à commenter des interventions policières, judiciaires ou fiscales. Un banal sociologue niche au fond de ces *philosophes*.

En musique, en peinture, en poésie, en philosophie règne, aujourd'hui, une conjuration de jargonautes professionnels, en fonction des goûts des directeurs, des lignes budgétaires, des héritages de vocabulaires. Un charlatanisme du fini, aux assises en béton, - vendre, signer, prouver - intelligent et mort ! Que le charlatanisme antique de l'infini, enfantin, naïf et fragile, fut plus humain ! - éclairer les hommes, les purifier de vices, les délivrer d'erreurs, les ramener à la vertu - bête et vivant ! *C'était du charlatanisme, mais du plus haut* – Napoléon.

La gigantesque érudition de Hegel devint une propriété commune de tous les professeurs à la Faculté – bavards, ampoulés, stériles, imitateurs – sans audace, sans élan, sans créativité, sans style.

Le Créateur voulut, que l'apprentissage, la transformation en algorithmes de tout rythme de la vie, fût catalyseur de notre intelligence. Quand la quantité des entrées payantes l'emporte sur la qualité de mes sorties gratuites, je deviens un vrai professionnel, c'est-à-dire - automate. Jouer pour soi-même devint le privilège des ratés de la scène publique. *La vie est la représentation d'un spectacle joué, au début, par les hommes-artistes et interprété, à la fin, par les robots* – Schopenhauer - *Das Leben gleicht einer Komödie, die von Menschen angefangen, nachher von Automaten zu Ende gespielt wird*.

Des jalousies claniques les font hurler à la *défaite de la pensée* (dont la *décomposition* fut déjà annoncée par Maine de Biran). Les mornes pensées, de toutes leurs tribus de déclinologues professionnels, triomphent partout de leur seul adversaire vivant - de l'émotion. Jamais on n'a vu autant de géomètres algébriques ou de spécialistes d'Aristote et si peu de poètes.

Toutes les médiocrités diplômées stigmatisent la bêtise de leurs semblables, qu'ils fréquentent tous les jours (et qui leur répondent par la même morgue), et finissent par s'auto-proclamer solitaires incompris. Le vrai solitaire a un désert, naturel ou inventé, autour de lui, où il rêve d'une fraternité introuvable, les yeux humblement baissés.

Quand je lis toujours les mêmes litanies sur les *profondes mutations bouleversant les fondements*, je sais, que ce sont des commerçants, des journalistes ou des professeurs de philosophie, qui analysent ainsi les achats de véhicules, les faits divers ou les publications académiques, pour déjouer l'ennui et la platitude. Qui tend encore vers la hauteur des invariants immuables ? - des vagabonds, des exilés, des ratés…

En lisant un bon philosophe d'antan, je dis : voici l'homme de la montagne, de la forêt, du désert, de l'océan, de la cellule ; avec les modernes, je les vois en tant que des nœuds anonymes d'un circuit neuronal, académique, éditorial, aux fonctions, genres, volumes, sujets préprogrammés. Climats personnels ou paysages communs.

L'aboutissement moderne des idéaux antiques : le stoïcien - homme d'affaires ou écolâtre, le cynique - juriste ou journaliste, l'épicurien - politicien ou artisticule, le sceptique - homme de la rue. Le romantisme aristocratique des Goethe, Byron, Chateaubriand, Leopardi, Lermontov ne fut qu'une parenthèse anti-antique, vite barrée des chroniques intellectuelles. Et en admirant *passivement* Nietzsche, Ortega y Gasset ou Cioran, je me sens écœuré en compagnie de leurs admirateurs *actifs*.

Le robot actuel découle tout droit du rêveur du XVIII-ème siècle ; la poésie se trouve à l'origine de tous les grands courants ; rien de plus instructif que ce parcours - les poètes : Héraclite, Parménide, Pythagore ; les vulgarisateurs : Platon, Épicure ; les professionnels : Aristote, Kant. La taverne, la caverne, la caserne.

De l'humour grinçant : quand je lis les longues jérémiades des professeurs sur le déclin apocalyptique de la culture, je me dis qu'il y a, en effet, un signe réel de ce cataclysme – on imprime leurs exercices et l'on refuse les miens.

Les études plantent en nous un arbre du savoir, mais toutes les étapes de mûrissement, de ramification et de floraison sont désormais mécanisées, la commercialisation des fruits restant le seul souci permanent visible.Dans les contes de fées, on étale des princes, des sorcières, des contrées bienheureuses, des hommes se transformant en crapauds, en ours, en chats, et l'on bâtit la-dessus des récits qui nous invitent à rêver. Il y a un parallèle assez net avec la philosophie académique, avec ses lourds borborygmes, d'où émergent des

chimères de substance, d'être, de vérité, d'altérité, de savoir, de déconstruction, de néant, de liberté, d'existence, de pensée, de dualité. *Dans la philosophie moderne, certains débats tordus ressemblent aux légendes sur les dieux de la poésie ancienne* - F.Schlegel - *Manche verwickelte Streitfragen der modernen Philosophie sind wie die Sagen und Götter der alten Poesie* - aujourd'hui, il n'y a plus ni légendes ni dieux ni poésie – qu'un bavardage cryptique ou décousu.

N'écrivant que devant un Lecteur improbable et même peut-être inexistant, je n'ai ni rivaux ni arènes. L'origine de la médiocrité des intellos d'aujourd'hui est d'en avoir, en permanence, sur des forums, des sites publics, sur leurs pages affairées.

Jadis, le philosophe entamait son parcours en tant qu'un homme perdu dans la forêt épaisse des idées ; la panique dictait la direction, presque aléatoire mais unique, de sa fuite ; le hurlement ponctuait les accès de ses désespérances. Aujourd'hui, les forêts disparurent ; les idées rejoignirent les usines et bureaux des actes ; des cadences mécaniques marquent le parcours académique, jusqu'au crématorium prépayé le plus proche.

Dans le domaine spirituel, la catégorie de *maître* s'éteignit ; il ne restent que des *élèves* et des *esclaves*, incapables de créer leurs propres commencements, mais armés de vastes mémoires et de suites serviles dans les idées mécaniques.

Les plumes publiables appartiennent, aujourd'hui, presque exclusivement aux personnages *installés* – maisons d'édition, chaires universitaires, cabinets ministériels – la routine mécanique ; aucune place aux vagabonds du verbe.

Quand je vois la misère de nos philosophes académiques et la paisible cohabitation de leurs *pensées* avec les visions les plus médiocres et grégaires de la majorité robotisée, je me dis que Nietzsche n'avait pas si tort que ça, en prophétisant que les philosophes seront, un jour, *maîtres de la Terre*, en coalition avec la foule.

Je ne prête l'oreille aux *sermons* ou *dissertations* que si je sens, à leur origine, un *désert* et non pas des bibliothèques ou cimetières. On peuple de silence le désert du soi, désert d'initiés. Ce bon silence (*das rechte Schweigen* de Heidegger, si proche de celui de Wittgenstein), que seul un maître sait traduire en mots : *La philosophie est la reconversion du silence et de la parole l'un dans l'autre* - Merleau-Ponty. Une autre tâche de la philosophie devrait consister à écouter le bruit profond et tragique de la vie, pour le traduire en musique, haute, héroïque et consolante. Et peu importe, si cette musique était reconvertie en bruit difforme, par les oreilles modernes robotiques.

Ce qu'expriment Platon, St-Augustin ou Pascal concerne tout homme de bon sens, de toutes les époques et de toutes les cultures, et peut en être compris ; le charabia de ceux qui en prirent la succession ne peut intéresser que des thésards mécaniques ou des bureaucrates

académiques, un sordide verbalisme sans élégance, sans hauteur, sans émotion.

Sur le terme de *philosophe* : celui qui *sait*, c'est le scientifique, atteignant la profondeur ; celui qui *aime*, c'est le poète, porté vers la hauteur ; le philosophe tente de combiner ces deux dons. Jadis, la poésie fut reine des arts et le savoir fut à portée de tout homme curieux – et le philosophe fut le poète du savoir ; mais depuis que la poésie est morte et le savoir – inaccessible au simple mortel, le philosophe professionnel est condamné à la platitude ou à la redite.

Les grands vivent en amateurs et meurent en maîtres ; les sots sont de plus en plus professionnels dans la vie, ce qui rend leur trépas d'autant plus amateur et grégaire.

Aujourd'hui, un étudiant en première année d'études, apprend, en quelques semaines, ce que signifie raisonner *more geometrico*, ce qu'est la logique mathématique, quels sont les rapports entre celle-ci et la mathématique. Malheureusement, cet étudiant ne lira jamais Spinoza, Hegel, Badiou, pour dénoncer leurs monstrueuses impostures. Et malheureusement, dès que les mathématiciens, eux-mêmes, adoptent la pose philosophique, ils deviennent encore plus ridicules. Il n'y a plus ni Pascal ni Leibniz ni Einstein.

L'idée, de plus en plus, prend l'allure du mode d'emploi d'une démarche qui marche. Même le dernier des goujats lui subordonnera sa vie. Bientôt, on ne reconnaîtra un intellectuel que par un cafouillage dans son exposé des buts de l'existence.

La connaissance et l'action avancent désormais, main dans la main. Le particulier prend appui, de plus en plus, sur l'universel. Le casse-tête de l'intellectuel : trouver une vue d'esprit que n'enregistrerait pas d'emblée le service de brevets industriels.

Au prix de grandes sueurs, ils produisent de vastes blocs de pesantes banalités ; les perles ne demandent aucun travail. *Aucune grande création intellectuelle n'est due à un grand effort* – J.Ruskin - *No great intellectual thing was ever done by great effort*. L'intelligent est rarement diligent. Tu dois être bien le seul à ne pas appeler à *travailler dur pour réussir*, que ce soit auprès des garagistes, des ingénieurs commerciaux ou des peintres. Chapeau ! Et dire que 'école vient de *loisir* !)

L'inertie, même la plus sereine, est le pire des mouvements, et y voir de la *sagesse opposée aux mirages de l'avenir* - Kojève - est de la pire bêtise. Le filtre intellectuel, appliqué aux actions, s'appellera frein.

L'intellectuel de tous les temps, homme de noblesse et de hauteur, combattait une vérité dégradante et laissait le soin de s'attaquer aux mensonges - aux hommes d'action. Un respect mécanique de toute vérité et un culte de l'action expliquent, aujourd'hui, l'extinction de la race d'intellectuels.

Le néon commun éclaire désormais et le pâtre et l'écolâtre ; les bougies ne décorent plus que des garden-parties. *L'intellectuel est une bougie, que l'amour allume* – R.W.Emerson - *A scholar is a candle which*

the love will light - une fois l'amour éteint, on ne trouve plus d'intellectuels.

Les deux clans, ceux qui dissimulent leur vie et ceux qui l'exhibent, sont également bêtes ; on ne peut exhiber que du connu, tandis que dans le dissimulé peut se cacher l'inconnaissable ; l'attitude digne est la recherche de l'expression, poétique avec l'inconnaissable et intellectuelle avec le connu. Notre vie est ce que nous réussîmes à exprimer !

Ce déluge du kitsch pictural, musical, intellectuel, architectural, qui déferle sur l'Europe, à partir des USA, finira par transformer tous nos musées, étables, bistrots, églises, châteaux - en bureaux, en salles-machine, où le calcul silencieux se substituera aux chants, prières et extases.

L'éternel retour est un hymne à la puissance créatrice, dont la hauteur artistique et/ou vitale est supérieure à la profondeur mystique et/ou morale. Ni effondrements, ni même réévaluations, comme l'interprètent les professeurs, mais – la création de vecteurs, au-dessus ou au-delà des valeurs.

L'élite déterminait, jadis, les caprices esthétiques ou intellectuels ; maintenant, c'est la foule. Et ne pas en faire partie, c'est constater que chez vous on trouve la *Beauté intempestive, esprit mal à propos* – Pouchkine - *И прекрасны вы некстати и умны вы невпопад*.

De tous les temps, on savait, que tout système de pensée était réfutable (falsifiable), mais, pour garder quelques repères et éviter un relativisme général, mesquin et chaotique, certains hommes bénéficiaient d'un statut de presque intouchables, de micro-sacrés (*on n'embastille pas Voltaire*), les hostilités se déroulant autour, et non pas face à ces idoles tolérées. Aujourd'hui, toute autorité, morale ou intellectuelle, disparut ; la guerre de tous contre tous, le rabaissement immédiat de toute voix ambitieuse, l'agitation dans des mares et l'oubli des océans.

Heidegger, Ortega y Gasset, H.Hesse et nos intellectuels parisiens dénoncent, bêtement, le règne de la technique, tandis qu'il n'est qu'une *application* du règne du lucre, si bien ancré dans les consciences populaires, que, si demain le poète gagnait mieux sa vie que l'ingénieur, la populace se mettrait à s'émouvoir des aubades et à encenser leurs chantres.

Le peuple aime le vrai et le simple. C'est pourquoi il aime le journal et l'intellectuel moderne. Le poète, charlatan du mot, a du souci à se faire, s'il tient au peuple. Aimer, c'est accepter la chose telle qu'elle *est* (et non pas ce qu'elle *fait*). Le vrai et le simple ne sont beaux qu'en tant qu'essors, promesses, perspectives - donc, refus.

Il n'y a pas de catégories objectives qui classeraient les hommes selon leurs capacités intellectuelles ; chacun les réinvente, et un créateur peut imaginer plus de classes de solitaires qu'un conformiste – de classes moutonnières. Et Pasternak : *L'appartenance à un type*

d'hommes est la fin de l'homme - *Принадлежность к типу есть конец человека* - ne le comprend pas.

Même un anarchiste américain n'émet que des réflexions mécaniques et se rapproche du robot. Écoutez N.Chomsky : *La vie intellectuelle française – clinquante, obscène, infantile et ridicule - French intellectual life - meretricious, obscene, infantile and ridiculous*. Toutes ces épithètes stigmatisantes s'appliquent, au moins, aux hommes et non pas aux robots *ternes, prudes, cohérents et sérieux*. Et, par ailleurs, ces qualités-ci caractérisent bien le seul message que les Américains sont capables d'émettre.

De nos jours, le poète est condamné à étouffer entre le monde des robots et celui de l'activisme intellectuel – H.Hesse - *In unserer Zeit ist der Dichter zwischen der Maschinenwelt und der Welt intellektueller Betriebsamkeit zum Ersticken verurteilt*. Le poète devrait ne plus suivre le souffle de son esprit ouvert, mais respirer par son âme, pour ne pas succomber aux pestilences ambiantes. Sortir du troupeau, jadis, fut facile ; aujourd'hui, étouffer les instincts mécaniques est une autre paire de manches, beaucoup plus difficile.

Les plus grands bavards écolâtres sont aujourd'hui ceux qui prêtent au silence les vertus de profondeur et de majesté et en chantent la communion et le déchiffrement. Quels hymnes à la solitude et à l'angoisse se composent dans leurs colloques, se terminant par des dîners en ville ! Les intellectuels repus se grisant de déceptions.

Tous ceux qui saluent une évolution ou une expansion de la nature psychique, poétique ou intellectuelle de l'homme font preuve, systématiquement, d'une étrange bêtise. Voici, par exemple, une perle d'un *homme de progrès* : *La pensée moderne a réalisé un progrès considérable en réduisant l'existant à la série des apparitions, qui le manifestent* - de ces abominables ratiocinations dont les Français teutonisés sont les seuls à détenir le secret.

Mon talent (intellectuel, poétique ou donjuanesque), est-il si nettement au-dessus du talent pragmatique de l'homme qui a réussi, pour que je puisse traiter les hommes, qui ne s'aperçoivent pas de moi, d'aveugles ? Tant de perles pourrissent dans des coquilles sans vie, dans des profondeurs polluées par des chercheurs d'épaves.

Le mot central, aujourd'hui, le mot, autour duquel s'éploient des prières, des mots d'ordre et des coups bas, c'est la *réussite*, la notion barbare et antichrétienne. Mais aussi très ambigüe, puisqu'un homme du rêve dit avoir réussi sa vie, si ses rêves étaient restés suspendus au-dessus de sa tête, sans jamais s'abaisser jusqu'à ses pieds ; la réussite du barbare - avoir mis la main basse sur tout ce qui paraît haut à ses appétits bien bas.

Les critères pour juger du bilan de ma vie : je les approfondis - je constate un lamentable échec ; je les rehausse - je vois une réussite exceptionnelle. *L'ultime clivage oppose ceux qui réussissent l'échec et ceux qui le ratent* – R.Debray. Mais les arguments sont d'un poids comparable ; d'où l'équilibre entre mes enthousiasmes et mes hontes, mon espérance et mon désespoir, ma fierté et mon humilité.

Ce qui me console de ne pas être un musicien, c'est l'exceptionnelle médiocrité intellectuelle de tous les grands représentants de cette guilde. Le don musical doit être le plus inhumain.

Être concerné par toutes les choses, c'est le credo de ces touche-à-tout de Rimbaud, Hofmannsthal, Mallarmé, Keats, Kafka, A.Breton ; ils n'ont pas de filtres, que des amplificateurs ou transformateurs leur assurant une *hygiène de l'ennui* (Baudelaire). Le travail filtrant : approche, attouchement, vibration - éliminer, maîtriser, vivre. Celui qui a un regard vibrant a rarement des yeux vibrionnants, contrairement à ceux qui pratiquent un *nomadisme intellectuel : les yeux, qui partout se nourrissent* – R.W.Emerson - *the intellectual nomadism : the eyes which everywhere feed themselves*. Je préfère les ascètes et les esthètes : *J'ai un goût sans prétention : les meilleurs me suffisent* – Wilde - *I have a modest taste : the best of the best is enough for me*.

Un philosophe serait celui qui porte un haut regard sur la condition humaine et prouve, que l'homme est irréductible au robot. Mais les professionnels, qui accaparèrent ce titre, ne s'occupent que de la facette humaine robotisable : la détermination, l'être, l'inconscient. Le diplômé de cardiologie, qui se proclame meilleur spécialiste du cœur humain que le poète !

Dans l'explication de la chute actuelle de l'intellectuel, je dirais, pour être le plus bref, que c'est dans la disparition de toute forme de noblesse – et non pas de grandeur, de talent ou d'ambition – que réside la raison principale de ce drame historique, unique, définitif.

Jadis, être intellectuel voulait dire morigéner et récriminer. De nos jours, on reconnaît un *bon* intellectuel par son aveu, que jamais les choses extérieures n'allaient aussi bien. Et sa bile, par une macération morbide d'un ressentiment factice, coule désormais vers l'intérieur. Être raté, c'est ne pas savoir endiguer sa rate dolente.

Finis, les solos, même ceux de clavecin ou de tambour, s'adressant aux salonniers ou aux héros. De nos jours, on réunit aisément des orchestres, avec baguettes de la Bourse, violons des gazetiers, fifres du peuple, flûtes des intellos, fanfares du barreau. Et son auditoire, c'est le monde entier.

Le vrai de l'homme est biologiquement fabuleux, mais intellectuellement – commun et banal. Vouloir rester dans le vrai est signe de médiocrité ; tout créateur commence par bâtir son propre langage, dans lequel les valeurs de vérité courantes pourraient s'inverser. Le médiocre cherche à épater dans le langage commun, par de criardes finalités ; le créateur pose des commencements d'un Verbe musical à naître ou à ressusciter.

Dans la vérité *philosophique*, définie comme une adéquation ou un accord d'une représentation avec la réalité, il y a autant de vérité *logique* que dans les expressions – *vrai voyou* ou *vraie peste*. Ceci ressemble au traitement, par les philosophes diplômés, de l'ensemble vide, où le *vide* est compris dans le même sens que dans les expressions – *tête vide* ou *tiroir vide*.

Les pays avec le taux de philosophes et de poètes professionnels le plus élevé du monde : la Suisse, la Belgique, les USA. C'est aussi dans ces pays-là que la révolte serait la plus intransigeante, la liberté - la plus menacée, l'esprit - le plus raréfié, mais la philosophie de l'*esprit* - la plus respectée. *Aux USA, la sentimentalité et le sexe s'épanouissent au dépens de l'amour* - A.Badiou. Toutes les passions s'y réduisent aux giclées de neurotransmetteurs.

Vérité des relations mathématiques, vérité des propriétés physiques, chimiques, biologiques, vérité des faits du passé - tout y est sensé, sérieux et exclut toute polémique terminologique. Mais vérité philosophique - ou poétique ! - est chose si impensable, incongrue, n'offrant pas un seul spécimen crédible, qu'il est effarant de voir le gros de la troupe professionnelle continuer à le professer. Il faut choisir entre sophiste et copiste. Et Platon, tout en maugréant contre les mœurs des sophistes et des poètes, est, lui-même, dans le sophisme et la poésie.

La vertu et le vice sont, aujourd'hui, soit des produits vendus sur marchés publics, comme les licences d'apothicaire, soit des ressources d'ascension sociale, comme les diplômes.

Je ne vois pas les sophistes d'antan devenir cordonniers, mais je vois très facilement les philosophes universitaires d'aujourd'hui devenir représentants en transistors. Être professionnel ou être vénal devinrent synonymes.

Éructer ses indignations, ne pas décolérer, être celui par qui le scandale arrive, imiter la dégaine des ruffians – telles sont, aujourd'hui, les recettes du succès littéraire. Qui se soucie encore de l'état apaisé des esprits et de la musique de l'âme ? La grossièreté de masse l'emporte désormais sur la noblesse de race.

Le nécessaire de la populace ne cesse de s'élargir ; le superflu aristocratique reste toujours à la même hauteur : *N'accordez à la nature que le nécessaire, et le prix d'homme sera aussi bas que celui des bêtes* - Shakespeare - *Allow not nature more than nature needs, man's life's as cheap as beast's*.

Ce que l'homme fort du moment appelle ses *aventures* est à portée de tout mufle, pourvu d'assez de pécunes (le mot apparenté au *pecus* – troupeau) et d'assez de temps, pour lire le journal ou fouiller la Toile. Le vrai aventurier invente ses aventures.

Aujourd'hui, ne plaire qu'à l'élite n'est qu'absurdité et orgueil, puisque les goûts de cette élite sont horriblement proches de la vulgarité commune ambiante. Il fallait être solitaire, pour faire partie de l'élite ; aujourd'hui, il faut être solidaire de la foule. D'ailleurs, on ne parlait ni devant les hommes, ni devant l'homme, mais devant Dieu, que symbolisait la beauté, la féminité ou la bonté.

Les hommes à venir seront nettement plus minables que ceux d'hier ; et tu continues à écrire, pour être lu par des générations futures ? Cruelle et indéfendable ironie ! Plante ton plus bel arbre, mais sache qu'il ne sera peut-être apprécié que par des chiens errants.

L'image du passé nous vient des fouilles : de l'Antiquité, on extrait les rythmes et les statues, et creusant les immondices de notre époque, on ne mettra au jour que les algorithmes et les statuts.

Se remplir, le plus rapidement, les poches, en appliquant exactement la même rigueur commerciale à la vente de pétrole, de chansons ou de logiciels - telle fut, de tous les temps, l'aspiration de la pire des racailles. Aujourd'hui, cette ambition se nimbe du titre prestigieux de *rêve* américain, et il semblerait que ce soit le dernier qui reste dans ce monde désenchanté. C'est pourquoi tout marchand acquiesce, avec conviction : *Le rêve est au centre de l'existence humaine* - Chesterton - *The centre of every man's existence is a dream*.

En quoi sommes-nous sortis de l'Histoire ? Les événements et les visées des princes sont, aujourd'hui, comparables à toutes les autres époques ; les voix grandiloquentes, appelant à la grandeur et à la noblesse, continuent d'exister dans les mêmes proportions ; ce qui changea vraiment, c'est la scène publique, à partir de laquelle ces vues ou ces voix sont perçues par les peuples – un lieu élitiste, d'accès éminemment limité, devint une foire, un brouhaha, duquel ne ressortent que les moyennes statistiques, médiocres, présentistes, la basse nature triomphant de la haute culture.

Jadis, l'élite ne se souciait guère des goûts de la populace. Mais aujourd'hui, celle-là s'effarouche du manque de *spiritualité* de celle-ci, sans se rendre compte, que c'est elle-même qui s'avilit. La populace, elle, ne fut jamais plus policée, instruite et raisonnable.

Au XVIII-me siècle, les concurrents du poète furent le prélat et le général ; au XIX-me – le général et le scientifique ; au XX-me – le scientifique et le politicien ; au XXI-me – le politicien et le manager. La hauteur du défi correspond à l'éclat de la riposte. Plus de bassesses ni de profondeurs ; et l'on attrape la platitude en la combattant.

La prétendue aristocratie politique relève de la goujaterie ; je préfère, à son égard, la hautaine mésestime d'Épicure à la basse apologie de Platon. Tout philosophe se doit d'être un *homme de trop*.

Comment appeler ce qui reste de mes connaissances, si j'y retranche tout ce qui ne relève que du présent ? - l'être ? - ou bien l'Absolu, celui qui *est le plus noble, l'unification avec le présent étant la plus vile et abjecte* - Hegel - *das Edelste ist, wenn die Vereinigung mit der Zeit unedel und niederträchtig wäre* ?

Un grand-homme, privé de bons fauteuils, d'estrades ou de galons, reste invisible aux spectateurs des assemblées, des défilés ou des batailles. Et, à toutes les époques, il y a le même taux de chenapans et de grands-hommes ; leur visibilité est question d'accès à la scène publique, qu'usurpe, désormais, le chenapan.

Qui fut le concurrent d'un poète ? - un autre poète. Aujourd'hui, c'est un footballeur, un manager, un journaliste. Et l'on sait, que la grossièreté sortira toujours vainqueur d'un combat, même très loyal, contre la délicatesse. Mais ne pas accepter le défi exclut le poète du

champ de vision ; et la scène publique, la seule visible, est usurpée par le goujat.

Depuis trois millénaires, l'artiste affichait sa musique et sa solitude. Aujourd'hui, *il y a quelque chose d'horriblement faux dans cette culture, enivrée par le bruit et le grégarisme* - G.Steiner - *there is something terribly wrong with a culture inebriated by noise and gregariousness*. Moi, je n'y vois qu'une sordide sobriété, une sordide vérité et un sordide bruit, celui du présent gluant.

G.Steiner, parmi les vivants, fut le plus grand des érudits, le plus intelligent des critiques, le plus raffiné des hommes de goût - il vient de mourir à Cambridge. En Angleterre, cet événement ne figure pas parmi les cent les plus importants, tandis que toute la France en fait un deuil national. Décidément, ces Anglais ne sont ni hommes de nature ni hommes de culture, mais hommes de moisissure.

Jadis, l'écrivain rêvait de transformer son lecteur en spectateur de ses tableaux ou en auditeur de sa musique ; aujourd'hui, il ne cherche que l'acheteur de sa marchandise.

Depuis trois millénaires, dans la littérature s'affichait surtout le superflu, désintéressé et racé ; aujourd'hui, seul le nécessaire, c'est-à-dire utile et vil, qui préoccupe les plumes. La masse se substitua à la race.

L'évolution de l'aristocrate social : un prince, un privilégié, un riche. Avec l'abolition des titres et des privilèges, il ne lui reste plus que

l'argent ; il devient un goujat comme tous les autres. L'aristocrate d'esprit suivit une autre trajectoire : un philosophe, un moine, un poète, un journaliste. Ni la sagesse, ni l'anachorèse, ni la métaphore n'ont plus cours ; il parasite sur l'héritage des Anciens ou commente, dans les gazettes, les faits divers. Ces deux guildes ne s'agitaient que de jour ; l'aristocratisme de la nuit, l'aristocratisme du rêve, ne connut aucune mutation, mais reste invisible à la lumière des lampes.

Ce n'est ni le déferlement de l'actualité ni le recul de l'éternité qui m'attriste le plus, mais leur cohabitation, pacifique et dégradante.

Déçus par le refus de piédestal, que leur oppose la société, les plus aigris des intellos se vouent aux égouts ; ils ne comprennent pas, que ceux-ci, pas moins que les statues, sont des œuvres collectives, et que le seul moyen de porter des lauriers personnalisés est de ne s'adresser qu'à Dieu, inconnu, muet, mais peut-être pas sourd complètement.

Tous les métiers, aujourd'hui, exigent de tout impétrant qu'il exhibe, dès l'entrée, ses diplômes. L'art reste une des dernières échappatoires des charlatans, où ils peuvent exercer leurs lubies, sans s'exposer en permanence au risque d'un contrôle inopiné par des inspecteurs orthographiques ou symphoniques. Produire des unités de mesure n'est pas un secteur porteur ; il est moins que secondaire, moins que primaire ; il prétend donner un sens à l'extraction et à la métamorphose de matières. Avec les chameliers, les poètes seront déclarés déserteurs par le mobilisateur mécanique.

Les écrans déterminent aujourd'hui le contenu des pages imprimées ; même les philosophes puisent dans les faits divers les sujets de leurs réflexions et indignations (adieu, les larmes et les mépris). A.Suarès, il y a plus de cent ans, avait tout prévu : *L'homme tourne à l'automate ; il ne pense plus que selon les images toutes faites d'un écran*. Il se trompa du grand absent du futur : *Tout y sera, moins l'esprit* – c'est l'âme qui fiche le camp…

La poésie et la philosophie n'ont de sens que face aux mystères : la poésie les représente et la philosophie les interprète. Et l'effacement de ces deux nobles activités, aujourd'hui, est dû à la conviction des hommes modernes, que le mystère n'existe plus, ou plutôt, que ce n'est plus la peine de s'appesantir la-dessus, des solutions suffisantes étant à la portée de leurs bas appétits. Malheureusement, les poètes et les philosophes, eux-mêmes, se tournent désormais vers ce qui se démontre ou se prouve, où ils méritent le nom de charlatans.

Des métèques-clochards, comme P.Celan ou Cioran, sont de rares *promoteurs* des poètes et philosophes russes ; le *marketing* triomphal de leurs homologues américains est assuré par des hordes de professeurs des Business Schools.

Que les figures du professeur et de l'écrivain caracolent sur l'avant-scène dans la dramaturgie de la *République* des caciques, ou que la *Démocratie* des *comics* mette dans le *limelight* le journaliste et le *businessman*, c'est la même *success-story*. D'autant plus qu'aujourd'hui le professeur a la gesticulation du *businessman* et l'écrivain - la diction du journaliste. Seule une mise en scène aristocratique peut encore

donner du panache au seul rôle ne se pliant pas aux exigences du *box-office*, à celui du vaincu, du *loser*.

Les vainqueurs de tous les camps sont des crapules, c'est ce qu'on doit se dire, si l'on choisit le camp des nobles. Il serait tentant d'épouser la cause des vaincus, de tous les camps, - si seulement on réussissait à éteindre leurs rêves de revanche.

L'inégalité matérielle est également répugnante chez un goujat, riche et minable, à cause des hommes, misérables, mais plus nobles et plus dignes que lui, et chez un homme brillant, dont l'éclat est terni par la reconnaissance monétaire, qui souille son pur talent. *L'évaluation en espèces d'un talent est chose impossible* - Proudhon - c'est chose faite aujourd'hui ! L'argent va au bon violoniste, bon golfeur ou bon vendeur, au lieu de récompenser des éboueurs, des policiers et tout homme de peine.

Celui qui vit dans la matière ou celui qui vit de l'esprit ne voient pas la même injustice, n'évaluent pas la même souffrance, n'éprouvent pas la même compassion. Les héros de nos mythes ne s'y reconnaîtraient probablement pas. R.Debray : *La légende prolétarienne, je ne connaissais rien, à l'époque, de plus aristocratique* - disposait d'un regard là où les autres n'avaient que les yeux.

La fraternité n'est possible qu'entre égaux ; l'infâme inégalité trouve des apologistes jusque chez les barbus antiques : *Si les biens étaient à tous, la noble générosité n'aurait plus sa place* - Aristote – la noblesse du don ne cache pas la bassesse du fond.

Le mérite est une notion philistine tout comme l'égalité abstraite, celle des droits et des chances. L'égalité concrète, celle des toits et des pitances, est aristocratique. *Un idéal aristocratique se faufile plus aisément sous un discours égalitaire que dans le culte bourgeois de capacités et de notables* – R.Debray.

À la question *Qui doit régner ?* Platon, Marx et Gobineau n'apportent que des réponses métaphoriques et des vœux pieux, puisqu'il est clair, que ce seront toujours des voyous, qu'ils soient aristocratiques, prolétaires ou héroïques. Le voyou démocratique est le seul à ne pas se reproduire et à ne pas voir dans des non-voyous ses ennemis mortels ; c'est pourquoi il le faut préférer aux autres voyous.

Sous un régime tyrannique, un homme libre, même s'il est un solitaire résolu, entre, inévitablement, en conflit avec la société ; ce qui apportera à cet homme de la souffrance, de la noblesse ou de la grandeur. Sous un régime démocratique, ce genre de conflit engendre, chez le *rebelle*, du conformisme, de la mesquinerie ou de l'abrutissement. L'homme n'est vraiment libre que lorsqu'il n'accepte que des défis nobles. La liberté politique acquise, toute révolte y est un signe de petitesse.

On instaure une démocratie grâce à l'héroïsme du non, que jettent les hommes à la face d'une tyrannie ; la démocratie se maintient grâce à la bassesse du non, que lui opposent les moutons repus et les robots trapus. Dans une société démocratique, le oui est propre des moines, des clochards et d'autres solitaires.

La loi démocratique fut préconisée par de petits-bourgeois, égoïstes et pragmatiques, mais dont profitent les hommes libres ; l'arbitraire autoritaire fut proclamé par de nobles têtes révolutionnaires, mais dont héritent et usent des voyous, sanguinaires et cyniques.

La lutte sociale, mesquine et basse en pratique, amène plus de liberté et de démocratie ; la lutte idéologique, grandiose et noble en théorie, aboutit à la tyrannie et à la misère.

Pour se donner du panache, ils désignent leur adversaire sous des traits sinistres d'ennemi de la vérité et de la justice. Le mien est l'homme paisible suivant la voie du vrai, du juste et même du beau. Au pays du Tendre, ce n'est pas la voirie, mais l'astronomie qui devrait assurer la meilleure communication. Cyrano, assommé par un laquais, tendant son panache à l'étoile et ne voulant d'autre appui que dans des arbres.

Tout homme sensé préconise la démocratie en tant que seul mode de cohabitation vivable dans la cité. L'aristocrate y voit un sacrifice à la pratique ; le goujat - la fidélité à une théorie. L'aristocrate se sent plus proche du républicain, aux valeurs irrationnelles, que du démocrate, aux valeurs calculables.

Ceux qui vivent dans une servitude volontaire ne savent pas ce qu'est la liberté : *Aucune servitude n'est plus honteuse que celle qui est volontaire* - Sénèque - *Nulla servitus turpior est, quam voluntaria*. Donc, le thème central en politique ne doit pas être l'opposition liberté-

servilité, mais projet noble – projet bas, et puisque toutes les tentatives d'introduire le projet noble aboutirent aux horreurs, il faut préconiser la domination de la bassesse dans les affaires collectives.

Le sur-moi freudien est plutôt un sous-moi, puisque la psychologie des profondeurs est, en réalité, une psychologie de la bassesse ; la psychologie du souterrain fut créée par Dostoïevsky, avec son sous-homme, et celle de la hauteur - par Nietzsche, avec son surhomme.

Si je devais choisir le siècle, où la profondeur humaine se manifestât de la manière la plus éloquente, j'opterais pour le XVIII-me. Mais, visiblement, même pour ses contemporains, la grandeur et la hauteur jouissaient d'un prestige plus précieux encore : *Comment avais-tu pris un essor si haut, dans le siècle des petitesses ?* - Voltaire (de Vauvenargues).

Si la noblesse oblige, la bassesse, elle, dispense. En matière des contraintes.

Le nihilisme, même primitif, est toujours singulier ; le scepticisme, même raffiné, est toujours collectif. Le scepticisme part des vétilles extérieures ; le nihilisme doit tout à ses secrets intérieurs. Le scepticisme proclame la force ignoble et factice ; le nihilisme chante la faiblesse noble et créatrice.

La politique et la littérature furent les seuls genres d'activité, où l'on pouvait se passer de diplômes. Les écoles d'administration ou de journalisme comblèrent cette lacune : pour parler du salut de nos

âmes, le Bac+10 est désormais obligatoire. Bâtir des ponts ou bâtir des rêves, les rouages s'entretiennent désormais grâce au même graissage.

La contrée philosophique, dominée par une horde de professeurs, dispose de deux frontières – celle avec la poésie, au régime semblable, et franchie librement dans les deux sens, et celle avec la science, où tout échange diplomatique est impensable. La poésie marche, ironique, sur les plates-bandes de son enfant prodigue ; la science, curieuse, fait des incursions en terrains vagues de son voisin sauvage.

Il n'y a plus de frontières entre la foule et l'élite officielle ; la seconde est de plus en plus émanation, complice et symbole de la première. Il n'y a plus de solitaires, plus de poètes. *Poète, fuis la gloire populaire ; et que la liberté te guide où tu vivras tout seul* - Pouchkine - *Поэт! не дорожи любовию народной. Живи один. Дорогою свободной иди*.

Le Public d'un artiste : dans l'Antiquité – les poètes et les philosophes ; à la Renaissance ou à l'époque classique – les connaisseurs ou la Cour ; aux temps modernes – la gazette et le réseau social. De plus en plus vulgaire, de plus en plus grégaire.

Il n'existe pas de nobles querelles collectives ; c'est dans une perspective temporelle qu'un talent de poète en invente parfois quelques grandeurs artificielles. Avec l'extinction du romantisme, disparurent aussi les grandes querelles personnelles. Et dans les petites, tous se valent : les brillants et les ternes, les purs et les

salauds, les experts et les ignares. En absence de l'air romantique, règnent le feu de paille des indignés, le terre-à-terre des renfrognés, l'eau courante des alignés.

Le majestueux et le pathétique ne collent plus à rien ni à personne. À travers tous les pores on est pénétré par le minable gluant.

La vraie ligne de partage entre aristocratie et goujaterie ne passe pas au milieu des *hommes*, en les divisant en hommes du commun et hommes d'exception, mais au milieu de chaque *homme*, où l'homme du troupeau s'oppose à l'homme du rêve.

L'artiste et sa *force*, face à la *faiblesse* du goujat, - trois illustrations : l'amplification de la haine (Cioran), la transformation du mépris (Nietzsche), le filtrage par l'indifférence (Valéry) – comme toujours, c'est Valéry qui adopta la pose la plus adéquate.

Le refus de luttes dégradantes – ou d'avance perdues, face à la bassesse triomphante, – est l'une des contraintes que je me suis toujours imposée. *L'esprit contre la force brute, la qualité contre la quantité, sont toujours perdants* - H.Hesse - *Geist kann gegen Macht, Qualität gegen Quantität, nicht kämpfen*.

Le renoncement honorable à la lutte n'est pas dicté par la peur de perdre, ni même par sa certitude, mais par l'impossibilité de rencontrer un ange ou un démon et par la profusion de moutons et de robots, sur toutes les arènes. Avant de tirer l'épée, pense à la fin d'Ajax : une méprise avec le troupeau surévalué, la honte, la folie, le

suicide. Mais ce n'est peut-être qu'à cause du fait qu'il fut le seul héros de l'*Iliade* à ne pas avoir été assisté par les dieux vengeurs : *Si Dieu veut te perdre, il te rendra d'abord fou* - proverbe latin - *Quem deus vult perdere, dementat prius* - cherche donc la bienveillance des dieux ou la complicité des anges.

L'aristocratisme est l'art de trouver plus de ressources d'admiration, d'enthousiasme et d'espérance – dans la faiblesse, plutôt que dans la puissance. Tout culte de la force est de la goujaterie.

Notre génération réalisa un équilibre salutaire, celui entre la vulgarité décroissante de la bêtise et la vulgarité croissante de l'intelligence ; la noblesse peut désormais, la conscience tranquille, fuir les deux camps, sans se compromettre avec aucun. En évitant de se frotter contre le goujat, on s'épargne une haine inutile (*odi profanum vulgus et arceo* – Horace).

Les intellectuels français – Montaigne, J.Joubert, Valéry – ennemis de la gazette. Sur la scène publique, ils furent évincés par les journalistes – guetteurs des faits divers – depuis les affaires de Callas ou Dreyfus jusqu'aux gilets jaunes. À la charnière entre ces tribus inconciliables se trouvait Voltaire – l'ironie des premiers et le faux pathos des seconds.

Dans un débat, la colère l'emporte toujours sur la noblesse ; l'indignation est presque toujours signe de bassesse ; il ne s'agit pas de vaincre l'indigne, mais de garder sa propre dignité. Les victoires sont affaire des goujats.

La généalogie de cette *révolte* : les philosophies du *soupçon*, l'*absurdité* de l'existence, l'homme du *ressentiment*, le *marginal majoritaire*. *On aura rarement vu tant de révoltés courir avec autant d'entrain à l'orthodoxie du jour* – R.Debray.

On apprécie une chose selon deux critères : le sens, qui la résume, ou l'aspiration qu'elle provoque. La prose du premier critère, la domination, l'envahissement par le sens, caractérisent notre minable époque. Le second critère fut à l'origine de toute poésie, qui, aujourd'hui, rendit l'âme. Dans l'absolu, la demande de la noblesse est la même, mais dans le relatif cette demande devint microscopique à cause du déferlement des goujats innombrables dans les aréopages.

Il faut occuper les cellules les plus vivaces de notre mémoire avec des traces de nos états d'âme enthousiastes, au passé. C'est avec ces traces qu'il faudra, un jour, remplir le vide envahissant du présent, et ainsi nous éloigner de l'angoisse, nous consoler.

L'écriture a ses trois fossoyeurs : l'alphabétisation des masses (qui devinrent le seul juge de la valeur d'un livre), l'apparition de nouveaux genres (répondant à la demande des masses), la concurrence de l'image, plus accessible aux masses. *La décadence du livre et sa laideur viennent de sa diffusion dans la multitude* – A.Suarès.

L'homme est d'autant plus intelligent et subtil qu'il maîtrise davantage de types de représentation de la réalité ou des abstractions. À toute représentation se superpose un langage, et les langages constituent

les dimensions d'un homme. Le pitoyable homme unidimensionnel de H.Marcuse ou de Chomsky explique l'abject conformisme, résultant, pourtant, de la pratique du *great refusal* ; cet homme grégaire se réduit à la seule dimension sociale. Le solitaire, pluridimensionnel et créateur, est dans l'acquiescement au monde vertigineux, où règne la Loi divine et non pas la loi écrite.

Dans l'élite, la première fonction de l'âme est de rêver ; celle de l'esprit – de créer. Les rêves faiblissent, et la création glisse vers l'absurdité, d'où l'intérêt du renouvellement des consolations et des langages. Jadis, seule l'élite laissait des traces dans la mémoire collective ; aujourd'hui – c'est la foule, qui ignore l'appel consolant et la richesse langagière. Mais le tragique reste une constante de l'élite ; il ne fut jamais une propriété de la foule. La calamité sociale est la soumission de l'élite à la foule.

Les Normaliens et les notables de Sciences-Po tiennent des langages éminemment différents ; la culture littéraire ou scientifique écrase la nature du lucre ou du fonctionnariat. En revanche, le Hollywood et le Stanford abordent les mêmes sujets, sous le même angle, avec les mêmes perspectives. La verticalité et l'horizontalité.

L'aspect *abstrait* de la technique moderne peut être aussi intéressant et profond que celui de la langue ou du livre. Il ne faut pas mélanger les messageries d'avec les messages. Nos contemporains s'acharnent contre l'aspect *pragmatique* de la technique, exactement dans les mêmes termes que A.Suarès, H.Hesse ou Heidegger, sans le talent du premier, sans la poésie du deuxième, sans l'intelligence du troisième.

C'est l'abandon de l'abstrait qui est la vraie triste originalité de nos écrivailleurs. Rien de plus ennuyeux que le concret du présent.

Tant d'orgueilleux incompris déclament leurs égarements solitaires et funestes, sans avouer qu'ils s'égarent sur des sentiers battus et, souvent, à cause d'une affluence permanente de leurs compagnons de fortune.

Avant l'apparition de gazettes, de télévisions et de réseaux sociaux, la langue des ploucs contenait autant de diversité que celle de la marquise de Sévigné. *Le peuple, désormais, parle comme le journal* - A.Suarès. Aujourd'hui, la même indigence frappe l'élite et la foule.

Sur la surface, nous effleurons, tous, les mêmes problèmes. L'homme de la rue en trace les limites dans l'horizontalité ; soit dans son environnement immédiat, soit dans la vaste et vague étendue. Le scientifique ou le poète leur apportent la dimension verticale ; le premier – dans une profondeur, sondant la beauté de la Création divine ; le second – dans la hauteur, chantant la beauté de la création humaine. Le sol, le sel, le ciel.

Dans la société, *faire* le Bien, c'est s'appliquer à suivre, consciencieusement, une filière normative, d'utilité publique – *tâche* à portée des robots. Dans la solitude, on cherche à *être* bon, sans chercher à appliquer cet *état* à la pratique. *L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur* – N.Chamfort.

On n'a jamais vu un homme qui éviterait de monter sur les tréteaux pour éviter de *devenir* charlatan ; mais quelles hordes de charlatans *avérés* y montent !

L'âme de châtelain doit persister dans les ruines de l'esprit. Elle se nourrit de ton regard, fidèle à ton étoile inextinguible ou réanimateur de ton étoile éteinte. Que l'esprit garde les sous-sols solides et que l'âme aspire au scintillement fragile au milieu des ténèbres.

Le toit troué, au-dessus de mes jours consumés, m'ouvre à la lumière des étoiles, à l'illusion de l'infini, accueillant mon souffle. Le sol alourdit ce souffle, les murs le coupent, les fenêtres l'emportent vers des horizons trop bas. Il vaut mieux enfumer le ciel plutôt que ne pas du tout frayer avec lui. Ne pas m'enfumer avec de la cosmétique, parfumer le cosmos.

Pour que les éditeurs daignent publier tes notules intempestives et intoponymiques, il aurait fallu que tu fusses aussi grégaire et sot que les prix Goncourt ou les agrégés de philosophie. Quand tu évalues l'immensité de ce sacrifice salissant, tu gardes la fidélité à ta propre voix inclassable.

Tenir, mécaniquement, à l'avis, diamétralement opposé à celui de la foule, et y voir un titre de gloire et d'originalité est doublement bête. La foule ne formule ses avis que sur les sujets minables qui ne méritent pas que tu te donnes la peine d'en avoir ton avis propre. Deuxièmement, sur ces sujets, la foule a, le plus souvent, un avis, statistiquement juste.

La masse rabaissa le prince, le prêtre, Dieu, le savant, le poète, l'intellectuel ; aujourd'hui, c'est l'heure du penseur qui sonna.

Postface

Tout Français, éponyme de cet opuscule, étant parvenu à en parcourir quelques lignes, ne peut éprouver, à la fin, qu'une déception ou, dans le meilleur des cas, une perplexité. Il s'attendait que l'auteur trace des liens généalogiques, partant des affaires Callas ou Dreyfus et aboutissant à la révolte autour de l'Article 49.3 et de l'âge de la retraite. Aucune stigmatisation de la Gauche ou de la Droite, du mépris du Pouvoir ou de l'indignation du Peuple, de la Fraternité bafouée ou de la mauvaise Gestion de la migration, du Pouvoir d'achat en berne ou du Devoir écologique escamoté. Aucun événement, magnifié par les écrans, grands ou petits. Et les noms ? - ne sont mentionnés ni chefs de parti, ni syndicalistes, ni amuseurs publics, ni footballeurs, ni chanteurs, ni hackers.

Tout auteur honnête devrait mettre en incipit une présentation du profil de son interlocuteur, puisque le monologue, en littérature, n'existe pas et ne peut pas exister, puisque toute bouche pérorante a besoin d'une oreille complaisante. Or, cette oreille, je ne la vois qu'au milieu des ruines du passé, du désert du présent, des ténèbres du futur. Et l'on ne vit, aujourd'hui, qu'à la lumière des lampes communes. Désolé pour les enfants de la lumière; les compliments, je ne les attends que chez mes frères de l'ombre. La verticalité, tel aurait pu être le nom de notre génitrice ; à une certaine hauteur, tout ce qui s'agite sur Terre prend les mêmes contours, la même allure, la même destination. La pesanteur géographique y cède la place à la grâce astronomique, la maîtrise par l'esprit se soumet à l'élan de l'âme.

Mais toutes les valeurs sont portées par le même vecteur – le mot. Le mien est celui d'un métèque. Enfant de plusieurs nations, je porte le même accent cosmopolite dans plusieurs langues. Qu'il complète les paysages communs par un relief et un climat, rien qu'à moi.

Index des citations

Adorno Th. 94
Aristote 24,35,125
Artaud A. 41
St Augustin 9,21,46, 72
Badiou A. 118
Bakounine M. 87
Barrès M. 93
Bataille G. 63
Baudrillard J. 31
Beckett S. 37
Berdiaev N. II,42,87
Bhagavad-Gîtâ 23
Bias 24
la Bible 54
Brodsky J. 77
Camus A. 92
Chamfort N. 134
Char R. 26,26,46
Chateaubriand R. 69, 86
Chesterton K. 44,120
Chomsky N. 29,114
Churchill W. 81
Cioran E. 36,48
Corneille P. 42
Debray R. 18,45,73, 74,115,125,126,132
Dostoïevsky F. 81
Dryden J. 30,54
Einstein A. 54
Emerson R.W. 111, 116
Épictète 34
Flaubert G. 26,63
Goethe W. 64
Gorky M. 71,91
Green J. 18
Grothendieck A. 8
Hegel G.W. 59,121
Heidegger M. 11,22, 37,39,81
Hesse H. 17,101, 102,114,130
Horace 131
Husserl E. 19
Ivanov V. 41
Jean-Paul II 103
Johnson S. 54
Jünger E. 65
Kafka F. 41
Kant E. 4
Klioutchevsky V. 92
Kojève A. 45,111
Kontchalovsky A. 78
La Fontaine J. 30
Lao Tseu 66
Lec S. 63
Levinas E. 3,16,22, 55,73
Lossev A. 89
Lucrèce 39,82
Malraux A. 34,45
Marx K. 86
Merleau-Ponty M. 14, 109
Moravia A. 91
Nabokov V. 70
Napoléon 84,105
Nietzsche F. 26,61
Pasternak B. 113
Péguy Ch. 40
Pétrarque 56,71
Picasso P. 32
Platon 44,53
Pouchkine A. 78,112, 129
Prichvine M. 64
Proudhon J. 100,125
Proust M. 19
Rilke R.M. 93
Rousseau J.J. 44
Ruskin J. 111
Salomé L. 74
Sartre J.P. 9,35,115
Schlegel F. 108
Schopenhauer A. 95, 105
Sénèque 60,87,127
Serres M. 63
Shakespeare W. 119
Shaw B. 36
Socrate 48,63,71
Spengler O. 42,81
Spinoza B. 27,75
Steiner G. 33,122
Suarès A. 93,124, 132,134
Talleyrand Ch. 71
Tolstoï L. 6
Tsvétaeva M. 47
Valéry P. 5,11,22, 31,36,43,44,47,56, 74
Voltaire A. 128
Wilde O. 43,57,116

Le Valoir d'un homme se décompose en trois facettes, entremêlées et souvent indissociables – le Pouvoir, le Devoir, le Vouloir, qui, à leur tour, se projettent sur la nature (l'action) et la culture (la réflexion). Dans cet opuscule, je m'attarde sur le personnage le plus proche de la culture – l'intellectuel. La modernité l'associe surtout avec le Pouvoir (projets d'influence) et le Devoir (engagements politiques). Moi, au contraire, je me concentre sur le Vouloir – le désir du cœur, l'élan de l'âme, la noblesse de l'esprit. C'est le regard d'une philosophie poétique, plutôt que les yeux d'une philosophie critique, qui détermina mon choix.

www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/47_Int.pdf